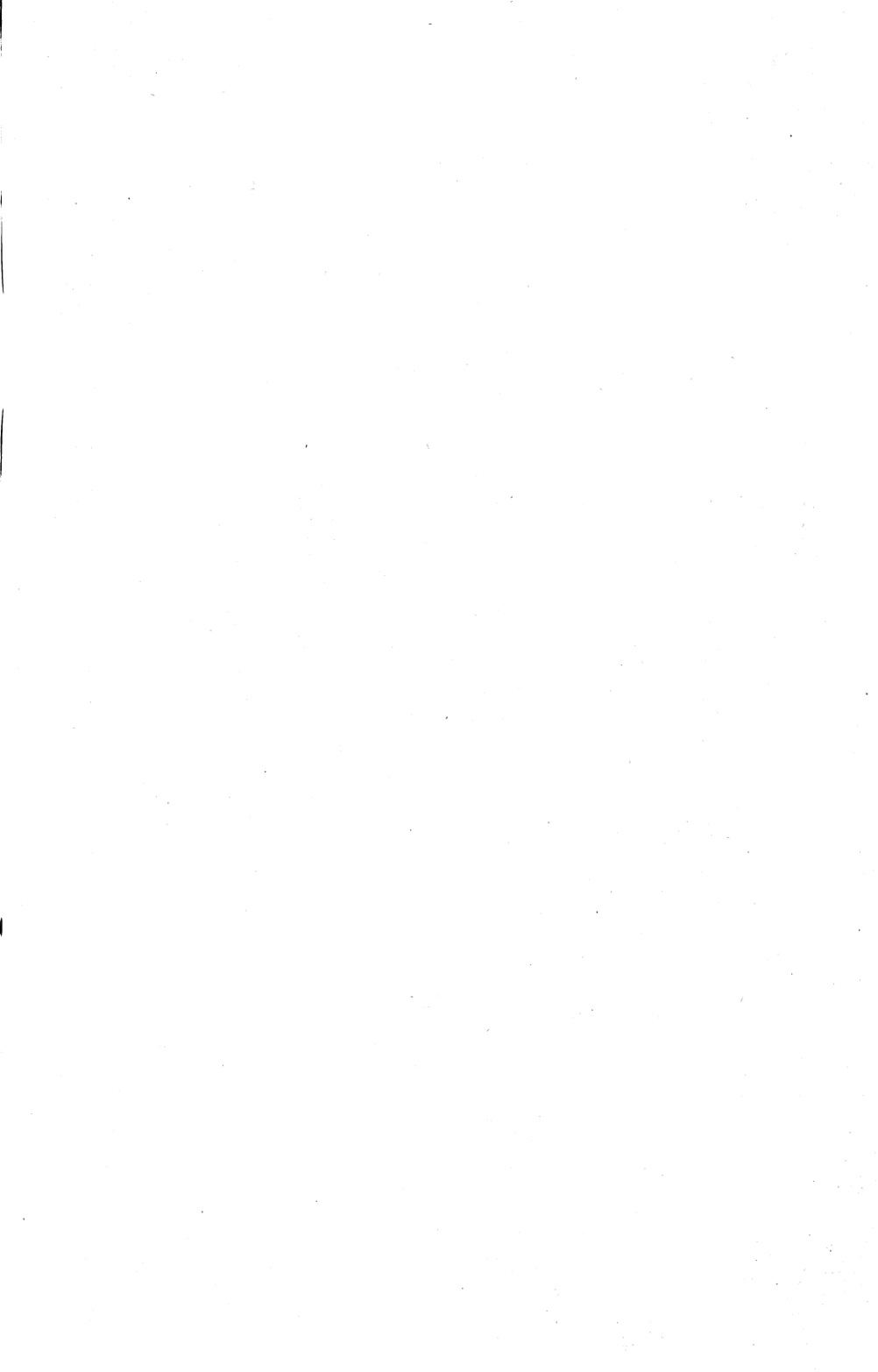


**MARX**

**« le ténia  
du socialisme »**





## ÉDITIONS DE L'ENTR'AIDE

Il y eut tout d'abord la réédition de *L'Entr'aide* de Kropotkine puis de *Pour l'anarchisme* de Nicolas Walter, épuisé aujourd'hui, nous continuons notre *production* en fêtant à notre manière l'anniversaire de la mort de K. Marx.

Nous sortons donc une brochure : Marx « le ténia du socialisme ».

Ce recueil se compose principalement de deux textes.

1)- « Marx et l'anarchisme » de R. Rocker qui a le mérite de remettre les pendules à l'heure en rendant à Marx ce qui lui revient comme apport théorique au socialisme. Derrière le mythe, la réalité.

2)- « Bakounine et l'Etat marxiste » de G. Leval qui démontre comment Bakounine, seulement à partir de la théorie marxiste, dénonça déjà les travers et les dangers de son application. Deux textes très importants donc.

**Salut et fraternité**

**Gr- Sacco et Vanzetti  
Fédération anarchiste**

**mars 1983**



## INTRODUCTION

Après une réédition par un groupe de la Fédération anarchiste de *Philosophie de la misère* de Proudhon, suivie de *Misère de la Philosophie* de Marx(1), la parution de notre brochure semblera peut-être de peu d'intérêt, et pourtant les deux textes qui suivent ont pour mérite de resituer Marx et le marxisme face à l'anarchisme.

En effet, si pour beaucoup, le marxisme n'a aucune racine commune avec l'anarchisme, il a néanmoins le même but, l'établissement d'une société sans classe et sans Etat. Or s'il est vrai que les anarchistes ont de tous temps revendiqué clairement l'instauration d'une société libre (sans classe ni Etat), il n'en est pas de mêmes pour les marxistes. En revanche, les racines communes à ces deux idéologies existent, elles sont issues toutes deux du mouvement socialiste balbutiant et, bien qu'ayant donné deux conceptions très différentes, elles se sont inspirées des mêmes sources. D'ailleurs si les marxistes vomissent Proudhon qui est le père de l'anarchisme, il n'en reste pas moins vrai que Marx fût très influencé par les socialistes « utopistes » ainsi que par Proudhon. Même si par la suite il l'insulta tout en le plagiant.

—(1) Dans la collection anarchiste (Edition du groupe Fresnes-Antony), trois tomes recueillant *Philosophie de la Misère de Proudhon*, *Misère de la Philosophie de Marx* ainsi que les anonnations de Proudhon. C'est un ouvrage à se procurer absolument.

Dans les années 1842-1843 Marx cita l'œuvre de Proudhon comme « travaux si pénétrants » dans la *Rheinische Zeitung* et « le premier manifeste scientifique du prolétariat français » dans *La Sainte famille*. Engels dans le *New Moral World* parlera de Proudhon comme étant « l'écrivain le plus important de ce courant » et de *Qu'est-ce que la propriété ?* comme « l'ouvrage philosophique des communistes français ».

Voyons maintenant ce que dit Maximilien Rubel à propos de *Misère de la Philosophie* : « Il (Proudhon) n'ignore pas la source de la plus-value. Avant même que Marx y ait pensé, il aborde son objet par le thème qui sera aussi le premier thème du *Capital*... »(2) ou « Proudhon a deviné la plus-value, et Marx est encore ici son débiteur... »(3) et encore « si l'on fait abstraction de la différence de vocabulaire, on s'apercevra que la conception marxienne du progrès... n'est pas sans affinité avec la philosophie du progrès esquissée ici par Proudhon... Une même certitude rapproche le docteur en titre de l'autodidacte. Voir, de ce dernier, le chapitre sur « la balance du commerce », où Marx n'a pas trouvé beaucoup à redire »(4)

On le voit donc, Marx et Engels ne sont pas insensibles à l'influence de Proudhon. Et si, par la suite, Marx a si violemment critiqué et insulté Proudhon, c'est vraisemblablement parce qu'il ne voulait pas que l'on puisse dire qu'il s'en était inspiré.

Et Maximilien Rubel, toujours au sujet de *Misère de la Philosophie* nous dit : « Etrange façon d'arranger la victime Marx commence par tailler des morceaux dans une page de Proudhon, mais omet par deux fois les points de suspension. Mettons cela au compte de la négligence. Mais le dernier alinéa est tiré du chapitre sur la concurrence, imprimé à cent pages de là, et tout à fait étranger à la question débattue. Ce n'est pas tout : dans ce même alinéa, Proudhon s'attaque au « communiste » [ qui ] change en « économiste »...

... Pourtant une lecture attentive du chapitre qui fait l'objet de la critique de Marx suggère que telle formule proudhonienne rencontrée ici, a dû s'imprimer dans l'esprit du futur auteur du *Capital*... »(5).

Proudhon a donc raison quand il écrit, également à propos de *Misère de la Philosophie* : « Voilà donc que j'ai le malheur de

— (2) *OEuvres de Karl Marx établies et anotées par Maximilien Rubel, marxologue, page 1546, p. 20.*

— (3) *Idem. page 1548, p. 33.*

— (4) *page 1549, p. 36.*

— (5) *Idem. page 1548, p. 31.*

penser encore comme vous !... Le véritable sens de l'ouvrage de Marx, c'est qu'il a le regret que partout j'ai pensé comme lui, et que je l'ai dit avant lui. Il ne tient qu'au lecteur de croire que c'est Marx qui, après m'avoir lu, a regret de penser comme moi ! Quel homme ! »(6)

Donc, bien qu'ayant été influencé par Proudhon, il n'en reste pas moins vrai que les conceptions de ces deux hommes sont à l'opposé. Les divergences sont tellement importantes qu'elles donneront deux écoles bien distinctes qui vont désormais s'opposer. L'une donnera naissance au marxisme ou socialisme autoritaire, l'autre à l'anarchisme ou socialisme libertaire.

C'est dans la Première Internationale que va se livrer le premier grand combat entre ces deux courants. La prépondérance des marxistes se ressent principalement en Angleterre, en Allemagne et en Belgique, celle des anarchistes en France, en Suisse, en Italie et, bien sûr, en Espagne. La lutte d'influence dans l'Internationale va bon train, c'est à qui arrivera à gagner à ses conceptions le plus de sections. Mais Marx ne l'entend pas de cette oreille, rien ne doit contrecarrer ses plans. Il se veut le chef de l'Internationale et va tout faire pour le devenir. Aussi, recommence-t-il à lancer des calomnies contre Bakounine, mais cette fois-ci par l'intermédiaire de Liebknecht qui, dans une assemblée semi-politique d'amis avait relancé les vieilles accusations(7) faisant de Bakounine un agent du tsar.

Au congrès de Bâle, un jury d'honneur fût nommé pour étudier le bien fondé de l'accusation. Bien entendu Liebknecht ne put produire aucune preuve et s'excusa pour le tort qu'il avait fait au révolutionnaire russe.

On constate que Marx et ses amis n'étaient pas très regardants quand aux procédés choisis pour éliminer non seulement leurs ennemis tel que Proudhon et Bakounine mais aussi des proches comme Moïse Hess (qui avait initié au socialisme Marx et Engels et bien d'autres). Et, comble de l'ironie, pour écarter certains disciples comme Lassalle (qui, bien que tout dévoué et se réclamant du marxisme avait le tort de devenir trop populaire en Allemagne).

Marx ne recula devant aucune honte, traitant Proudhon, entre autre, de petit bourgeois, Bakounine d'agent du tsar, faisant courir

— (6) Note de Proudhon sur son exemplaire de *Misère* de la Philosophie.

— (7) Déjà le 6 juillet 1848, la même accusation était portée contre Bakounine dans le journal de Marx le *Neue Rheinische Zeitung*. Dans cet article, George Sand était citée comme étant en possession de preuves accablantes pour Bakounine. Après divers échanges de courrier entre Bakounine et G. Sand, le *Neue Rheinische Zeitung* contraint accepta de passer un démenti lavant Bakounine de tout soupçon. Marx affirma que cette affaire était classée, pourtant il y reviendra à plusieurs reprises sans jamais apporter aucune preuve. Ce grand révolutionnaire connaissait le proverbe calomniez, il en restera toujours quelque chose.

le bruit que Moïse Hess était syphilitique(8). Il ne supportait aucune contradiction, insultait ses adversaires et suspectait tous ses proches. Sa haine n'épargnait personne, voici ce qu'il écrit à propos de Lassalle le 30 juillet 1862 dans une lettre à Engels : « Il est parfaitement évident à la forme de sa tête et à la façon dont ses cheveux sont plantés, qu'il descend des nègres qui se joignirent à Moïse, lors de son passage en Egypte, à moins peut-être que sa mère ou sa grand-mère n'ait eu des relations avec un nègre ».

Il ne faisait pas bon ne pas être d'accord avec ce grand homme, et moins encore d'être plus influent et plus connu que lui. Ses disciples ont donc été à bonne école, que ce soit Lénine, Trotsky, Staline et jusqu'à ce « bon Duclos » qui nous a laissé ce chef d'œuvre impérissable qui s'intitule *Bakounine, Marx, ombre et lumière*.

Cette façon d'éliminer les adversaires, si elle est la plus abjecte, n'est pas la plus sanglante. Des assassinats aux massacres purs et simples, tout est bon pour faire triompher leur idéal. C'est déjà une différence fondamentale entre les marxistes et les anarchistes, et nous ne pouvons qu'être d'accord avec notre compagnon Barrué quand il écrit : « Mais par dessus tout, je juge exécration la formule tant de fois invoquée : *la fin justifie les moyens*. Pour faire triompher une idée, pour vaincre un adversaire, pour transformer l'ordre social, le choix des moyens est essentiel. Mais ce choix ne dépend pas seulement de l'efficacité. Les moyens utilisés ne doivent pas être contradictoires avec les fins recherchées. On ne fonde pas la liberté sur la dictature, la vérité sur le mensonge ; on n'établira pas une société de justice et d'harmonie par la pratique systématique de la calomnie, de la dénonciation, de la violence aveugle et de l'assassinat politique. Aucun anarchiste ne peut penser que le mépris de la personne humaine, la négation de l'amitié et de la camaraderie puissent conduire à une morale plus élevée et à une société meilleure ».(9)

Si pour les anarchistes, les moyens pour transformer la société sont subordonnés aux fins recherchées, en revanche il n'en n'est rien pour tous ceux dont le but est la prise du pouvoir, y compris et peut-être surtout les marxistes. Le but n'étant plus le bien être des individus et l'instauration d'une société de justice, de liberté et d'égalité, il devient évident que le choix des moyens ne se fera que d'après un souci d'efficacité.

Quand on voit ce que le marxisme a donné partout où il a été appliqué, comment faire encore crédit à ces assoiffés de la dic-

— (8) A cette époque un militant révolutionnaire se devait d'être vertueux. La syphilis était la preuve d'une vie mouvementée et risquait de discréditer le militant.

— (9) Introduction à Michel Bakounine et Karl Marx de Victor Dave dans la réédition de 1970 faite par le groupe Sébastien Faure de Bordeaux.

tature. Pour beaucoup, le marxisme est la seule alternative possible au capitalisme. La preuve disent-ils, c'est la seule qui ait réussi ! Sans même entrer dans des explications économiques très poussées, nous pouvons affirmer que cela ne change rien au sort « des masses ». Etre exploité par un patron où par l'Etat où est la différence ?

Quant à cette preuve irréfutable de la réussite du marxisme, parlons-en. La question n'est bien sûr pas de savoir où il a réussi, cela nous le voyons aisément mais qu'a-t-il réussi ? Est-ce une réussite le massacre de millions d'être humains ? Est-ce une réussite que d'empêcher la libre circulation, non seulement des personnes, mais également des idées ? Les goulags, les hôpitaux psychiatriques sont-ils des réussites ? L'Afghanistan, la Pologne, etc. des réussites aussi ? Et M. Georges Marchais et son bilan globalement positif ?

Et tout cela pourquoi ? Pour l'émancipation des individus, pour le bien être individuel et collectif ? Dans les paroles oui, mais dans les faits non. Tout cela pour le renforcement de l'Etat, le divin Etat ouvrier ! Tout cela pour la grandeur du parti communiste, l'avant-garde éclairée du prolétariat qui, bien sûr, est la seule à savoir ce qui est bon pour lui. Asseoir et maintenir la domination de ce parti, voilà le but suprême.

Bien sûr, certains ayant « des remords » trouvent de bien tristes raisons pour expliquer ces « glissements ». A propos de Kronstadt, les trotskystes, notamment nous parlent de « nécessités historiques » ou mieux encore de « tragiques nécessités »(11). Et Pierre Frank nous pose à ce sujet cette question : « Enfin ceux qui soulèvent des objections (ayant trait au massacre de Kronstadt) auxquelles nous venons de répondre devraient aussi répondre à la question : qu'auraient dû, qu'auraient pu faire Lénine et Trotsky d'autre que réprimer la révolte de Kronstadt ? Devaient-ils laisser faire, abandonner le pouvoir ?(12) » Evidemment, dans la logique marxiste il n'y avait sans doute rien d'autre à faire. Mais justement pour ne pas risquer d'avoir à abandonner le pouvoir, le mieux est de ne pas le prendre, et pour ne pas risquer d'être massacré c'est d'empêcher quiconque de le prendre.

Et c'est encore Pierre Frank qui nous dit : « Lénine qui reconnaît que les insurgés ne voulaient pas plus des blancs que du pouvoir des bolchéviks... »(13). Le marxisme est ainsi fait qu'il faut

— (10) *Commune de Kronstadt, insurrection en mars 1921 des marins, soldats et ouvriers de Kronstadt (ville située en face de Pétrograd sur l'île de Kottline) contre le pouvoir bolchévique.*

— (11) *Trotsky dans son manuscrit inachevé de son livre sur Staline. D'après Pierre Frank dans le Cahier rouge n°7 page 35.*

— (12) *Pierre Frank Cahier rouge page 33.*

— (13) *Idem. page 34.*

absolument prendre le pouvoir et alors, gare aux hérétiques, anarchistes ou autres.

En cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, avec toutes les techniques nouvelles d'information, avec toutes les connaissances que nous avons, comment peut-il y avoir encore autant de professeurs d'universités qui enseignent le marxisme comme une théorie émancipatrice ?

Il est stupéfiant de voir tant de jeunes épris de liberté, révoltés à juste titre, par le marasme et les injustices de cette société s'engouffrer dans ces partis ou groupuscules tous plus autoritaires les uns que les autres. Partis dont ils ressortent généralement dégoutés et incrédules quant à la réalisation d'une société de justice et d'égalité.

Mais, ce qui est le plus étonnant, c'est d'entendre des marxistes, et même certains « antimarxistes » d'ailleurs, critiquer çà et là, remettant en cause la politique soviétique etc. mais restant subjugués par ce malheureusement trop célèbre duo Marx-Engels. Ne remettant surtout pas en cause les principes du maître. Pour ces marxistes nouveau genre, le marxisme n'est appliqué dans aucun pays socialiste. Selon eux ce ne seraient que des dégénérescences et non pas une application rigoureuse. Bien que n'étant pas du tout d'accord avec cette appréciation, nous pouvons néanmoins dire ceci. De deux choses l'une, ou bien les pays socialistes sont bien une réalisation du marxisme, et dans ce cas, nous ne pouvons que dénoncer les abus et lutter contre ce socialisme qui nie l'individu et recrée une classe dirigeante et, par là même, privilégiée (Cuba, la Chine, l'URSS, etc.). Ou bien le marxisme n'est appliqué dans aucun pays et l'on peut donc en déduire que le marxisme est une utopie. En effet, comment croire à une « idéologie aussi scientifique » avec autant de serviteurs qui se réclament d'elle et qui n'arrivent pas, malgré les nombreuses tentatives, à s'implanter.

Et pour terminer, voyons ce que nous proposent ceux qui veulent marier le marxisme et l'anarchisme. Affirmant que tout n'est pas mauvais dans Marx et que l'anarchisme manque de bases économiques, ils veulent construire le marxisme-libertaire. Réconcilier les bourreaux et les victimes voilà leur projet. Ils espèrent par ce stratagème insuffler dans les veines fatiguées du marxisme un peu de cette vie libertaire bouillonnante.

Et bien non, pour nous il y a incompatibilité entre le marxisme et l'anarchisme, entre une société hiérarchisée autoritaire et centralisatrice et une société fédéraliste et libertaire.

Bien sûr, la grande majorité des marxistes se reconnaît dans les divers pays socialistes. Ils arguent même de la supériorité et de l'efficacité de leurs méthodes puisque, disent-ils, leur révolution a réussi grâce surtout au parti communiste et à son rôle dirigeant.

Nous avons vu plus haut ce que signifie une telle réussite, près de soixante dix ans après leur victoire, les communistes sont bien loin d'être arrivés à la société sans classe et sans Etat et ils n'y arriveront jamais par les chemins qu'ils ont empruntés. Ils n'ont pas encore pu reconnaître certaines libertés essentielles ni certains droits élémentaires comme la liberté d'expression, la libre association, etc.

L'empire marxiste craque de plus en plus chaque jour. En effet, la gestion étatique de la société s'avère être un échec, ce qu'on ne saurait reprocher à l'anarchisme : « qui, s'il est vrai, n'a encore triomphé dans aucun pays et *qui ne peut triompher, si le peuple et l'individu ne triomphent pas, si les hommes et la société ne se libèrent pas par eux-mêmes et démontrent leurs capacités, leurs aptitudes et leur volonté d'être libres* ». (14)

L'expérience de l'efficacité des méthodes de liberté préconisées par l'anarchisme, leur valeur dans les applications partielles réelles et pratiques, là où elles ont été essayées, dans une ambiance défavorable... reste intacte. Sa valeur permanente représente une promesse et un espoir... »

En effet, il ne faut pas oublier la plus grande réalisation libertaire que fut l'Espagne de 1936 à 1939. Et quant on constate les réalisations faites pendant ces trois années, on ne peut qu'être enthousiaste pour l'avenir. Que ce soit les collectivisations des terres ou des industries, ou encore l'avancée considérable dans des domaines comme la santé ou l'éducation prouvent que l'anarchisme est non seulement viable, mais nécessaire.

La guerre contre les fascistes, les problèmes posés par la « coopération » (15) notamment avec les bolchéviks et le rôle de Moscou le manque de soutien de la part des démocraties (France-Angleterre) (16) sont venu à bout de cette exceptionnelle expérience. Cette

— (14) Point n° 3 de l'ordre du jour du congrès international anarchiste de Carre (1968) : *l'anarchisme et le marxisme à l'épreuve de l'expérience des révolutions du XX<sup>e</sup> siècle*.

— (15) Voici un extrait de la Pravda du 16 décembre 1936 : « En Catalogne, l'élimination des trotskystes et des anarcho-sindicalistes est commencée ; elle sera menée avec la même énergie qu'en URSS ».

Par la suite il y eu entre autres, les affrontements armés de mai 1937 à Barcelone provoqués par les communistes, puis l'intervention des troupes de Lister contre les collectivités agraires d'Aragon.

— (16) En France, Le Populaire organe de la SFIO déclare le 27 novembre 1936 : « Une fois le fascisme écrasé il est possible que la FAI et la CNT anarcho-sindicaliste continuent à lutter pour réaliser leur programme social. mais dans ce cas-là le bloc socialo-communiste s'y opposerait ».

Le 4 août 1936 Andre Marty, membre du Comité Exécutif de l'Internationale communiste, déclare, quant à lui : « Dans un pays comme l'Espagne, la classe ouvrière et le peuple tout entier ont pour tâche immédiate et urgente, la seule tâche possible — et tous les récents appels du Parti communiste le répètent et le prouvent — non de réaliser la révolution socialiste, mais de défendre, consolider et développer la Révolution démocratique bourgeoise. »

tentative est pour nous la vérification du bien fondé de l'anarchisme, nous continuons donc dans ce sens et c'est la raison de la réédition de ces deux textes. Il est sûr que critiquer le marxisme ne suffit pas, c'est pourquoi nous renvoyons le lecteur aux œuvres de Proudhon, Bakounine, Kropotkine, Reclus et d'autres encore afin d'étudier l'immense richesse de nos théories.

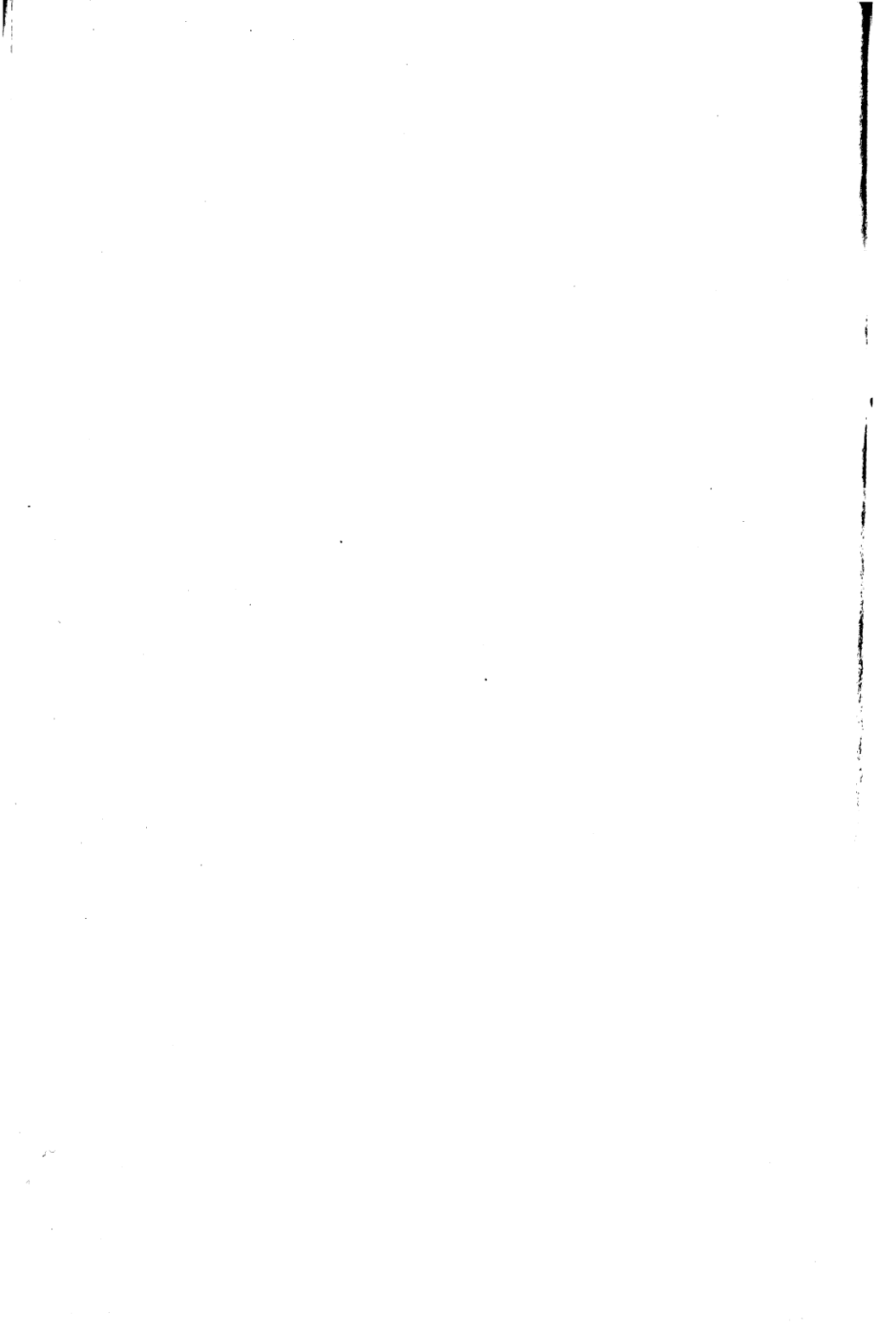
Nous sommes conscients que cette brochure ne fera pas s'écrouler les dogmes et l'arbitraire — la religion marxiste a encore beaucoup de fidèles — mais nous espérons y contribuer car il est urgent de rejeter le débat stérile Est-Ouest ou droite ou gauche. Il y a un débat beaucoup plus utile et beaucoup plus réel, qui est : auto-vité ou liberté, société hiérarchisée et totalitaire ou société fédéraliste et libertaire.

Pour nous Marx est mort et bien mort.

**Groupe Sacco-Vanzetti**



**MARX  
ET L'ANARCHISME  
de Rudolf Rocker**



## RENSEIGNEMENTS BIOGRAPHIQUES

Très connu dans le monde entier comme un des plus féconds commentateurs des idées anarchistes, Rocker naquit le 25 mars 1873 à Mayence (Allemagne). Ses parents étaient pauvres et il eut le malheur de les perdre alors qu'il n'avait pas dix ans. Elevé dans un orphelinat, son enfance fut très malheureuse. A quatorze ans il partit travailler en qualité d'apprenti relieur. C'est à cet âge qu'il découvrit les idées sociale, prenant une part active dans le mouvement ouvrier allemand dès ses quinze ans.

Les idées diffusées dans la publication londonienne *Autonomie* et, surtout, les exposés clairvoyants de l'exilé allemand Johann Most dans *Freiheit* (Liberté), de New York, convertirent Rocker aux idées anarchistes. A cette époque, les idées sociales étaient féroce­ment réprimées par Bismarck et le jeune Rocker se chargea avec d'autres enthousiastes partageant son idéal, d'introduire clandestinement en Allemagne, les dernières publications parues, telles que de nombreuses brochures et livres anarchistes.

Il existait une coutume en Allemagne, la *Wanderschaft*, qui consistait, une fois terminé l'apprentissage de son métier, à parcourir le pays pour se perfectionner. C'est ce que fit Rocker qui ne se limita pas au seul territoire allemand, mais visita d'autres pays de la vieille Europe, profitant de ses pérégrinations pour semer les idées anarchistes un peu partout.

En 1891, il assista à une grande réunion anarchiste à Bruxelles, où il noua des liens étroits avec les hommes d'avant-garde. C'est d'alors que date sa profonde amitié pour le grand antimilitariste hollandais Domela Nieuwenhuis.

Expulsé d'Allemagne en décembre 1892 pour « propagande écrite », Rocker arriva l'année suivante à Paris. « Là, écrit-il, je connus mieux les idées libertaires et spécialement celles d'Elysée Reclus qui me firent grosse impression ».

A cause de l'implacable répression des autorités françaises contre « l'illégalisme anarchiste », depuis la mort de Casiero, Rocker, lié à de nombreux libertaires, fut expulsé du sol français. Arrivé à Londres, lieu de refuge du moment pour les poursuivis politiques, il milita dans le mouvement social allemand émigré, et fit la connaissance de Kropotkine, Malatesta, Louise Michel, Tcherkesoff, Tarrida del Marmol et de beaucoup d'autres compagnons exilés.

A partir de 1898, il milita dans le mouvement israélite londonien de tendance libertaire, apprit l'hébreu et devint l'éditeur de l'hebdomadaire *Freie Arbeiter Stimme* (la Voix du Travailleur libre), publié en Yiddisch — qui continue toujours à paraître aujourd'hui même, mais maintenant à New York. Il dirigea aussi la revue juive *Germinal* qui paraissait à ce moment-là à Londres, consacrant vingt ans de sa vie à cette tâche.

Durant ces années, il voyagea à travers toute l'Angleterre et fit quelques voyages aux Etats-Unis et au Canada, prononçant des conférences en anglais devant de vastes auditoires.

En 1907, avec Malatesta et Schapiro, il prit une part active à la grande réunion anarchiste d'Amsterdam. Avec le concours encore une fois de Malatesta et d'autres compagnons londoniens, Rocker s'opposa efficacement à la première guerre européenne de 1914-1918. Arrêté, les autorités anglaises supprimèrent *La Voix du Travailleur libre*. Jusqu'à la fin de la guerre, Rocker fut détenu dans un camp de concentration anglais.

En mars 1918, les autorités britanniques l'expulsèrent vers le territoire allemand ; mais rapidement, les autorités allemandes l'exilèrent. Il vécut ensuite à Amsterdam jusqu'au début de la révolution allemande, retournant aussitôt à Berlin. Sous la dictature de Noske, il fut interné dans un autre camp de concentration. Libéré, Rocker fut un des fondateurs de la nouvelle Association Internationale des Travailleurs, dont le siège se trouvait initialement à Berlin.

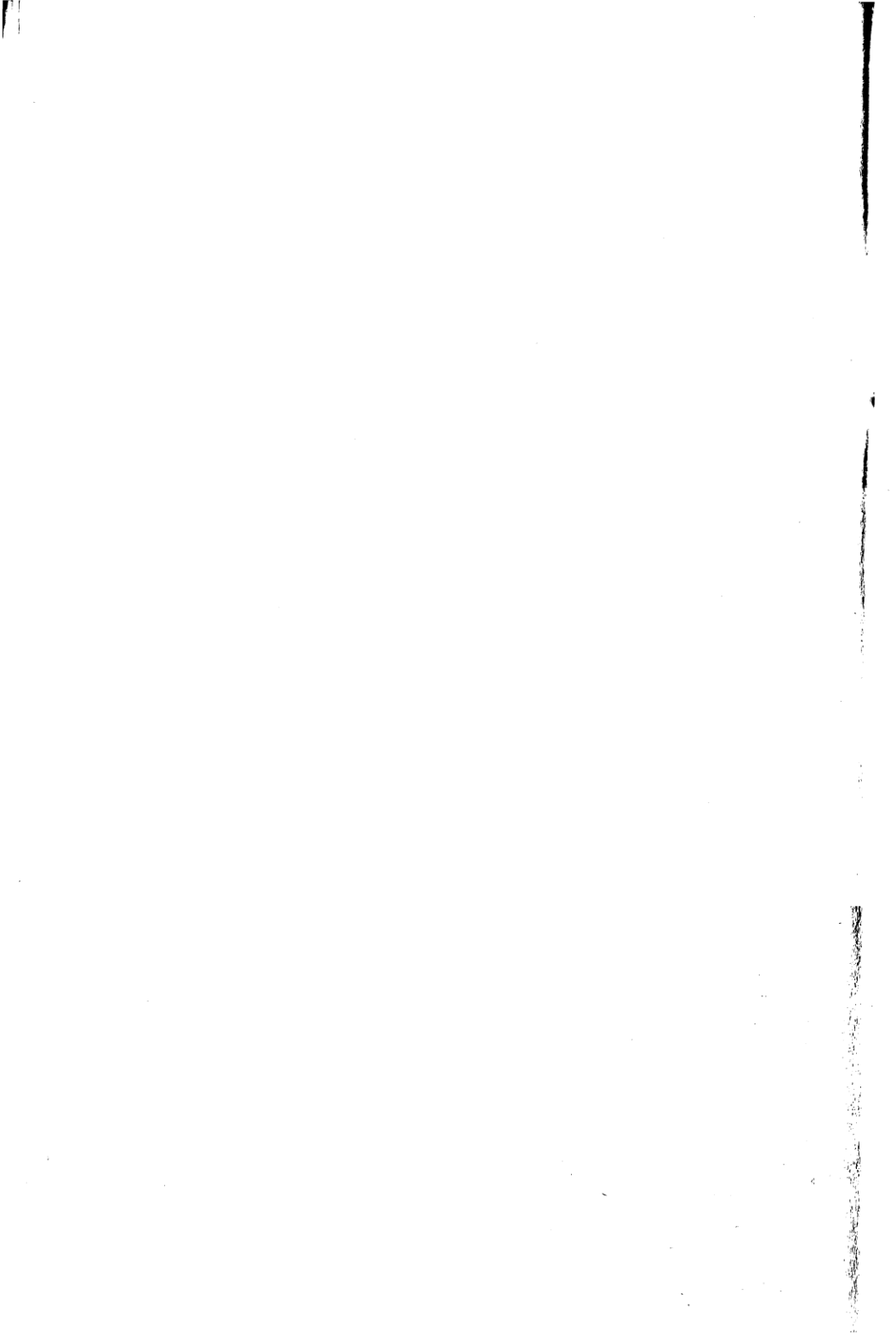
Si sa vie de propagandiste fut importante dans l'action, elle ne l'a pas moins été dans la propagande écrite. De ses différentes œuvres, émerge *Nationalisme et Culture*, sans doute son œuvre majeure. Excellent biographe, il nous a laissé d'intéressants travaux qui s'échelonnent de *Johann Most, la vie d'un rebelle*, à *Max Nettlau, l'hérodote de l'anarchie*. Il a offert aux lecteurs des œuvres de vulgarisation parfaites, telles que *Pionniers de la liberté américaine* — traduit en espagnol sous le titre équivoque de *La pensée libérale aux Etats-Unis* ou, *Artistes et Rebelles*, d'un contenu humaniste admirable. Enfin, les lecteurs de langue espagnole ont la grande chance de pouvoir se documenter dans cet inépuisable vivier anarchiste qu'est sa biographie : *La jeunesse d'un rebelle, Dans*

*la tempête et Régression et Révolution* chef-d'œuvre édité récemment en Argentine. Il a écrit près d'une cinquantaine de brochures et ses articles périodiques diffusés par toute la presse mondiale anarchiste pourraient remplir de nombreux volumes.

En 1956, Rocker perdit sa compagne Milly Witkop, excellente anarchiste d'origine israélite, qui déploya une grande activité dans le mouvement juif de Londres. Quoique son rôle ait été plus effacé que celui de Rocker, il n'en a pas moins été important pour le développement de l'idéal libertaire.

Rocker a terminé sa vie dans la banlieue de Crompond (Etats-Unis), au sein d'une vieille communauté fondée par des compagnons anarchistes-individualistes. Il est mort en 1958.

Cette brochure que nous rééditons, représente une grande contribution à l'éclaircissement des concepts anarchistes face à l'idéologie marxiste. Elle est d'une actualité brûlante, à cause de l'irradiation mondiale du capitalisme d'Etat à partir des nouveaux seigneurs moscovites.



## BIBLIOGRAPHIE

Principales œuvres de Rudolf Rocker :

**Anarchismus und Organisation.** (Berlin 1921. Traduit en espagnol, yddish et russe.)

**Soviet o Dictatura.** (Buenos-Aires, 1921. Traduit en allemand, portugais, bulgare et yddish)

**Die Bankrott des Russischen Staats communismus.** (Berlin, 1921. Traduit en espagnol, yddish et bulgare)

**Artistas y Rebeldes : escritos libertarios y sociales.** (Buenos-Aires, 1927)

**Johann Most : das leben eines rebellen.** (Berlin 1924, avec une introduction d'Alexandre Berkman)

**Hinter Stacheldraht und Gitter : Erinnerungen aus der Englischen Kriegsgefangenschaft.** (Berlin 1925)

**Ideologia y Tactica del proletariado moderno.** (Barcelona 1928)

**Problemas actuales del anarquismo.** (Buenos-Aires 1930, traduit en allemand et yddish)

**Socialismo constructivo.** (Buenos-Aires 1934)

**Nationalism and culture.** (Los Angeles 1937, ce livre devait être publié en allemand, à Berlin, quand les nazis arrivèrent au pouvoir et interdirent toutes publications anarchistes. Il fut donc traduit et publié à Los Angeles pour *Rocker Publications Committee*. La traduction espagnole faite par Santillan parut la première fois en trois volumes. Le premier *Las Raices de la Autoridad* ; le deuxième volume *Teologia politica* ; le troisième *Economia sin capitalismo y sociedad sin Estado*. Une deuxième édition parut à Buenos-Aires en 1942. Une édition hollandaise : *Nationalism en Cultur* parut à Amsterdam en 1939 traduit par Jeanne de Jong. La traduction yddish fut réalisée par I. Birnbaum et parut à Buenos-Aires en 1949. L'édition allemande parut avec ce titre : *Die Entscheidung des Abendlandes* à Hambourg en 1949. L'édition

suédoise parut en deux volumes, traduite par Carl-Elof Svenning à Stockholm en 1949-1950. L'édition italienne, traduite par Virgilio Gozzoli parut en deux volumes à Naples-Catania en 1960-1968.

**The Six.** (Los Angeles 1938, l'édition allemande)

**The Six.** (Los Angeles 1938. L'édition allemande de Berlin 1927 fut traduite en yddish, espagnole et chinois)

**Anarcho-syndicalism : theory and practice.** (Londres 1938)

**La Juventud de un Rebelde.** (Buenos-Aires 1947. Premier volume des *Mémoires*)

**En la Borrasca.** (Buenos-Aires 1949. Deuxième volume des *Mémoires*)

**Revolucìon y Regresion.** (Buenos-Aires, 1952. Troisième volume des *Mémoires*)

**Max Nettlau : el herodoto de la anarquia.** (Mexico City 1950)



# MARX ET L'ANARCHISME de Rudolf Rocker

## MARX ET L'ANARCHISME

Il y a quelques années, peu après la mort de Frédéric Engels, Edouard Bernstein, un des plus illustres membres de la communauté marxiste, étonna ses amis par quelques découvertes notables. Bernstein manifesta publiquement ses doutes quant à l'exactitude de l'interprétation matérialiste de l'histoire, de la théorie marxiste de la plus value et de la concentration du capital ; il alla même jusqu'à attaquer la méthode dialectique, arrivant à la conclusion qu'il n'était pas possible de parler d'un socialisme critique. Homme prudent, Bernstein garda pour lui ses découvertes jusqu'à ce que meure le vieil Engels, et alors seulement il les rendit publiques au grand effroi des prêtres marxistes. Mais même cette prudence ne put le sauver, car on l'attaqua de tous côtés. Kautsky écrivit un livre contre l'hérétique, et le pauvre Edouard se vit obligé de déclarer au congrès de Hanovre qu'il était en état de péché mortel et qu'il se soumettait à la décision de la majorité scientifique.

Avec tout cela, Bernstein n'avait rien révélé de nouveau. Les raisons qu'il opposait aux fondements de la doctrine marxiste existaient déjà à l'époque où lui-même continuait encore à se faire l'apôtre fidèle de l'église marxiste. Ces arguments avaient été pris çà et là dans la littérature anarchiste, et le seul fait important était qu'un social-démocrate parmi les plus connus se réclamait d'eux pour la première fois. Personne ne niera que la critique de Bernstein avait produit une forte impression dans le camp marxiste : il avait ébranlé les fondements les plus importants de l'économie métaphysique de Karl Marx et il n'est pas surprenant que les respectables représentants du marxisme orthodoxe s'en soient vivement émus.

Tout cela ne serait pas très grave s'il n'y avait un autre inconvénient bien pire. Depuis près d'un siècle, les marxistes ne cessent de prêcher que Marx et Engels furent les inventeurs du socialisme

dit scientifique ; une distinction artificielle s'est créée entre les socialistes dits utopiques et le socialisme scientifique des marxistes, différence qui existe seulement dans l'imagination de ces derniers. Dans les pays germaniques, la littérature socialiste a été monopolisée par les théories marxistes, et tout social-démocrate les considère comme de purs produits, absolument originaux, des découvertes scientifiques de Marx et de Engels.

Mais ce rêve s'est lui aussi évanoui : les recherches historiques modernes ont établi d'une manière incontestable que le socialisme scientifique n'était rien de plus qu'une conséquence des vieux socialismes anglais et français, et que Marx et Engels ont connu à la perfection l'art de revêtir le plumage d'autrui. Après les révolutions de 1848, commença en Europe une réaction terrible ; la Sainte Alliance revint tendre ses filets dans tous les pays avec l'intention d'étouffer la pensée socialiste qui produisait une littérature d'une très grande richesse tant en France qu'en Belgique, Angleterre, Allemagne, Espagne et Italie. Cette littérature tomba presque totalement dans l'oubli pendant cette période d'obscurantisme qui commença à partir de 1848. Beaucoup d'œuvres parmi les plus importantes furent détruites, et rares sont les exemplaires qui trouvèrent refuge dans la tranquillité de certaines grandes bibliothèques publiques ou chez des particuliers. C'est seulement à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> que cette littérature a été redécouverte et aujourd'hui, nous sommes remplis d'admiration devant les idées fécondes que l'on trouve dans les vieux écrits des écoles postérieures à Fourier et à Saint-Simon, dans les œuvres de Considérant, Demasi, Mey et de tant d'autres.

De la même manière, on y a trouvé l'origine du socialisme dit scientifique. Notre vieil ami W. Tcherkesoff fut le premier à offrir un ensemble de tous ces faits ; il démontra que Marx et Engels ne sont pas les inventeurs des théories qui furent considérées pendant tant de temps comme leur patrimoine intellectuel(1) ; il arriva même à prouver que certains des travaux marxistes parmi les plus fameux, comme le *Manifeste communiste* par exemple, n'étaient en réalité rien d'autre que des traductions libres du français, faites par Marx et Engels. Tcherkesoff a d'ailleurs eu le plaisir de voir ses affirmations relatives au *Manifeste communiste*, reconnues par *Avanti*, organe central de la social-démocratie italienne(2), après que l'auteur ait eu l'idée de comparer le *Manifeste communiste* avec le *Manifeste de la Démocratie* de Victor Considérant, paru cinq ans avant l'opuscule de Marx et de Engels.

— (1) W. Tcherkesoff : Pages d'histoire socialiste, Les Précurseurs de l'Internationale.

— (2) Cet article, intitulé *Il manifesto della democrazia, fut publié d'abord dans Avanti*. (N<sup>o</sup> 1901 de l'année 1902).

Le *Manifeste communiste* est considéré comme une des premières œuvres du socialisme scientifique et le contenu de ce travail a été tiré des écrits d'un *utopiste*, car le marxisme inclut Fourier dans les socialistes utopiques. Voilà une des ironies les plus cruelles que l'on puisse imaginer, et cela ne constitue pas assurément, une recommandation favorable quant à la valeur scientifique du marxisme. Victor Considérant fut un des premiers écrivains socialistes que Marx connut ; il le mentionne déjà à une époque où il n'était pas encore socialiste lui-même. En 1842, la *Allgemeine Zeitung* attaqua la *Rheinische Zeitung* dont Marx était rédacteur en chef, lui reprochant de sympathiser avec le communisme. Marx répondit alors par un éditorial(3) dans lequel il déclarait :

« Des œuvres comme celles de Leroux, Considérant et plus particulièrement le livre perspicace de Proudhon, ne peuvent être critiquées à partir de quelques observations superficielles ; il faut les étudier à fond avant de vouloir en faire la critique ».

Le socialisme français a exercé la plus grande influence sur le développement de Marx ; mais de tous les écrivains socialistes de France, c'est P.-J. Proudhon qui l'a le plus puissamment marqué. Il est même évident que le livre de Proudhon *Qu'est-ce que la propriété ?* incita Marx à embrasser le socialisme. Les observations critiques de Proudhon sur l'économie nationale et les diverses tendances socialistes firent découvrir, avant Marx, un monde nouveau, et ce fut principalement la théorie de la plus-value, développée elle aussi par le génial socialiste français, qui causa la plus forte impression sur l'esprit de Marx. L'origine de la doctrine de la plus-value, cette grandiose « découverte scientifique » dont s'enorgueillissent tous nos marxistes, nous la trouvons dans les écrits de Proudhon. Grâce à celui-ci Marx parvint à connaître cette théorie, qu'il modifia plus tard, après l'étude des socialistes anglais Bray et Thompson.

Marx alla jusqu'à reconnaître publiquement la grande signification scientifique de Proudhon et, dans un livre aujourd'hui complètement disparu de la vente(4), il qualifia l'œuvre de celui-ci, *Qu'est-ce que la propriété ? de premier manifeste scientifique du prolétariat français*. Cette œuvre n'a plus été éditée par les marxistes, ni traduite, malgré les grands efforts des représentants officiels du marxisme pour divulguer, dans toutes les langues, les écrits de leur maître. Ce livre a été oublié, on sait pourquoi ; sa

— (3) *Rheinische Zeitung*, n° 289, 16 octobre 1842.

— (4) Il s'agit de la *Sainte Famille*, écrit en 1843 et publié en 1845. Cet ouvrage figure dans les *Œuvres complètes* (traduction Molitor) et les *Éditions sociales* l'ont publié dans une nouvelle traduction en 1969. Une soixantaine de pages élogieuses sont consacrées à Proudhon, que Marx défend contre les attaques d'Edgard Bauer.

réimpression ferait découvrir au monde le colossal contresens et l'insignifiance de tout ce que Marx a écrit plus tard au sujet de l'éminent théoricien de l'anarchisme.

Marx n'a pas été influencé seulement par les idées économiques de Proudhon, mais aussi par les théories anarchistes du grand socialiste français, et dans un de ses travaux de cette période, il combat l'Etat sous la même forme que l'avait fait Proudhon.

## II

Tous ceux qui ont étudié attentivement l'évolution socialiste de Marx devront reconnaître que l'œuvre de Proudhon *Qu'est-ce que la propriété ?* fut celle qui le convertit au socialisme. Ceux qui ne connaissent pas de près les détails de cette évolution et ceux qui n'ont pas eu la curiosité de lire les premiers travaux socialistes de Marx et de Engels, jugeront étrange et invraisemblable cette affirmation, car dans ses travaux postérieurs, Marx parle de Proudhon avec ironie et mépris, et ce sont précisément ces écrits que la social-démocratie publie de nouveau et réimprime constamment.

C'est ainsi que prend corps, petit à petit, l'opinion suivant laquelle Marx fut, dès le début, l'adversaire théorique de Proudhon et qu'il n'a jamais existé, entre eux deux, aucun point de contact. Il est vrai que, quand on lit ce que le premier a écrit à propos du second dans *Misère de la philosophie*, dans le *Manifeste communiste* et dans la nécrologie qu'il publia dans le *Sozialdemokrat* de Berlin, peu après la mort de Proudhon, il n'est pas possible d'avoir une autre opinion.

Dans *Misère de la philosophie* il attaque Proudhon de la pire manière, usant de tous les recours pour démontrer que les idées de celui-ci n'ont pas de valeur et qu'elles n'ont aucune importance ni comme socialistes ni comme critique de l'économie politique.

« Monsieur Proudhon — dit-il — a le malheur d'être compris d'une étrange manière ; en France il a le droit d'être un mauvais économiste, car on le considère comme un bon philosophe allemand ; en Allemagne, il peut être un mauvais philosophe, puisqu'il y est considéré comme le meilleur économiste français. En ma qualité d'Allemand et d'économiste, je me vois obligé de protester contre cette double erreur ».(5)

Et Marx va plus loin encore : il accuse Proudhon, sans avancer aucune preuve, d'avoir plagié les idées de l'économiste anglais Bray. Il écrit :

— (5) Marx *Misère de la Philosophie. Introduction.*

« Nous croyons avoir trouvé dans le livre de Bray(6) la clé de tous les travaux passés, présents et à venir de Monsieur Proudhon ».

Il est intéressant d'observer comment Marx, qui a utilisé tant de fois les idées d'autrui et dont le *Manifeste communiste* n'est en réalité qu'une copie du *Manifeste de la Démocratie* de Victor Considérant, traite les autres de plagiaires.

Mais poursuivons. Dans le *Manifeste communiste*, Marx dépeint Proudhon comme un représentant bourgeois et conservateur(7). Et dans la nécrologie qu'il écrivit dans le *Sozialdemokrat* (1865) nous lisons les mots suivants :

« Dans une histoire, rigoureusement scientifique, de l'économie politique, ce livre (il se réfère à *Qu'est-ce que la propriété ?*) méritera à peine d'être mentionné. Car de semblables ouvrages jouent dans les sciences exactement le même rôle que dans la littérature de nouvelles ».

Et dans le même article nécrologie, Marx réitère son affirmation comme quoi Proudhon manque totalement de valeur en tant qu'économiste, opinion qu'il émettait déjà dans *Misère de la philosophie*.

Il est facile de comprendre que de pareilles assertions, lancées par Marx contre Proudhon, devaient répandre la croyance, et pour mieux dire la conviction, qu'entre lui et le grand écrivain français il n'existait pas la moindre parenté. En Allemagne, Proudhon est presque totalement inconnu. Les éditions allemandes de ses œuvres, faites autour de 1840, sont épuisées. L'unique livre qui a été de nouveau publié en allemand est *Qu'est-ce que la propriété ?*, et même cette édition a été diffusée dans un cercle restreint. Cette circonstance explique le fait que Marx soit parvenu à effacer les traces de sa première évolution socialiste. Que son opinion ait été bien différente au début, nous avons eu l'occasion de le voir plus haut, et les conclusions qui suivent corroborent notre affirmation.

Etant rédacteur en chef de la *Rheinische Zeitung*, un des principaux journaux de la démocratie allemande, Marx arriva à connaître les écrivains socialistes les plus importants de France, alors que lui-même n'était pas encore socialiste. Nous avons déjà mentionné une de ses citations dans laquelle il fait allusion à Victor Considérant, Pierre Leroux et Proudhon, et il ne fait pas de doute que Considérant, et spécialement Proudhon, ont été les maîtres qui amenèrent au socialisme. *Qu'est-ce que la propriété ?* a exercé, de toute évidence, la plus grande influence dans la maturation politique de Marx ; ainsi, à la période mentionnée, il qualifia le

— (6) Bray Labour's wrongs and Labour's remedy.

— (7) Marx-Engels Das Kommunistische manifest, p. 21.

génial Proudhon du *plus conséquent et sagace des écrivains socialistes*(8). En 1843 la *Rheinische Zeitung* fut supprimée par la censure prussienne ; Marx partit pour l'étranger, et durant cette période, il poursuivit son évolution vers le socialisme. Ladite évolution se constate très bien dans ses lettres à l'écrivain Arnold Ruge, et mieux encore, dans son livre *La Sainte Famille* ou *Critique de la critique critique*, qu'il publia conjointement avec Frédéric Engels. Le livre, paru en 1845, avait pour objet la contestation de la nouvelle tendance du penseur Bruno Bauer(9). En plus de questions philosophiques, cette œuvre s'occupe aussi d'économie politique et de socialisme, et ce sont précisément ces parties qui nous intéressent ici.

De tous les travaux que publièrent Marx et Engels, la *Sainte Famille* est l'unique qui n'a pas été traduit en d'autres langues(10), et dont les socialistes allemands ne firent pas d'autre édition. Il est vrai que Frantz Mehring, héritier littéraire de Marx et de Engels, a publié, à la charge de Parti socialiste allemand, la *Sainte Famille* avec d'autres écrits correspondant à la première période de l'activité socialiste de leurs auteurs, mais ceci se fit soixante ans après la sortie de la première édition, et, d'autre part, la réédition était destinée aux spécialistes, car son coût était excessif pour un travailleur. A côté de cela, Proudhon est connu d'une manière si limitée en Allemagne, que très peu se seront rendu compte de la profonde différence existant entre les premiers jugements que Marx émettait sur lui et ceux qu'il soutiendra plus tard.

Et cependant, ce livre démontre clairement le processus évolutif du socialisme chez Marx et l'influence puissante que Proudhon a exercé sur lui. Tout ce que les marxistes ont attribué ensuite à leur maître, Marx le reconnaissait, dans la *Sainte Famille*, comme les mérites de Proudhon.

Voyons ce qu'il dit à ce sujet à la page 36 :

« Tous les développements de l'économie politique supposent la propriété privée. Cette hypothèse de base, l'économie politique la considère comme un fait inattaquable ; elle ne la soumet à au-

— (8) *Rheinische Zeitung*, 7 janvier 1843.

— (9) Bruno Bauer un des participants les plus assidus du club berlinois Les Libres, où on pouvait rencontrer les figures les plus représentatives de la libre-pensée allemande (première moitié du siècle passé), comme Feuerbach, l'auteur de *L'essence du Christianisme*, œuvre profondément athée, ou Max Stirner, auteur de *L'Unique et sa propriété*. La pensée autoritaire de Karl Marx devait forcément se heurter avec les idées libres de B. Bauer, dont l'œuvre *Kritik mit kirche und staat* (*La critique de l'Eglise et de l'Etat*) fut totalement saisie par les dominicains et brûlée (première édition de 1843). La seconde édition (Berne, 1844) eut un sort meilleur, contrairement à son auteur qui fut condamné et incarcéré pour ses idées.

— (10) Voir note 4.

cun examen et même, pour reprendre l'aveu naïf du Say(11), n'en parle qu'accidentellement. Et voici Proudhon qui soumet la propriété privée, base de l'économie politique, à un examen critique, au premier examen catégorique aussi impitoyable que scientifique. C'est là le grand progrès scientifique qu'il a réalisé, un progrès qui révolutionne l'économie politique et rend pour la première fois possible une véritable science de l'économie politique. L'ouvrage de Proudhon *Qu'est-ce que la propriété ?* est aussi important pour l'économie politique moderne que l'ouvrage de Sieyès *Qu'est-ce que le Tiers-Etat ?* pour la politique moderne ».

Il est intéressant de comparer ces paroles de Marx avec celles qu'il a écrites ensuite à propos du grand théoricien anarchiste. Dans la *Sainte Famille* il dit que *Qu'est-ce que la propriété ?* a été la première analyse scientifique de la propriété privée et qu'elle a donné la possibilité de faire de l'économie nationale une véritable science ; mais dans sa nécrologie publiée dans le *Sozialdemokrat*, le même Marx assure que dans une histoire rigoureusement scientifique de l'économie, cette œuvre mérite à peine d'être mentionnée.

Quelle est la cause d'une pareille contradiction ? Voilà une question que les représentants du socialisme dit scientifique n'ont pas encore éclaircie. En réalité, il n'y a qu'une réponse : Marx voulait cacher la fontaine dans laquelle il avait bu. Tous ceux qui ont étudié sérieusement le problème et qui ne se sentent pas entraînés par le fanatisme partisan devront reconnaître que cette explication n'est pas le fait d'un caprice.

Voyons encore ce que Marx constate quant à l'importance historique de Proudhon. À la page 52 du même livre, nous lisons :

« Proudhon n'écrit pas seulement en faveur des prolétaires, mais il est un prolétaire lui-même, un ouvrier ; son œuvre est un manifeste scientifique de prolétariat français ».

Ici, comme on le voit, Marx exprime en termes précis que Proudhon est un théoricien du socialisme prolétarien et que son œuvre constitue un manifeste scientifique du prolétariat français. En revanche, dans *Manifeste communiste*, il assure que Proudhon incarne le socialisme petit-bourgeois et conservateur. Peut-on trou-

— (11) J.-B. Say, économiste français de l'époque, dont les œuvres complètes furent traduites en allemand par Max Stirner. La phobie de Marx pour la pensée anarchiste française ou pour la libre-pensée allemande (une partie de son livre posthume *L'idéologie allemande* était destinée à minimiser l'importance de L'Unique et sa propriété de Stirner), se tournait aussi contre le sociologue Say, très commenté à l'époque par tous ceux qui critiquaient la tyrannie de l'Etat et qui tentaient de s'y soustraire.

ver plus grande contradiction ? Qui devons-nous croire, le Marx de la *Sainte Famille* ou l'auteur du *Manifeste* ? Et d'où provient cette divergence ? C'est une question que nous posons de nouveau, et, bien entendu, la réponse est toujours la même ; Marx voulait dissimuler au monde tout ce qu'il devait à Proudhon, et, pour lui, tous les moyens étaient bons. Il ne peut y avoir d'autre explication à ce phénomène ; les moyens que Marx employa plus tard dans sa lutte contre Bakounine prouvent à l'évidence qu'il n'était pas très délicat quant au choix de ceux-ci(12).

### III

Les écrits politiques de Marx, à cette période, démontrent qu'il avait même été influencé par les idées anarchistes de Proudhon ; par exemple, l'article qu'il publia dans le *Vorwaerts* de Paris :

Le *Vorwaerts* était un journal qui paraissait dans la capitale française vers les années 1844-1845, sous la direction d'Henri Bernstein. Au début, il était seulement de tendance libérale. Mais plus tard, après la disparition des *Annales franco-allemandes*, Bernstein entra en relation avec les anciens collaborateurs de cette dernière publication, qui le conquièrent à la cause socialiste. Le *Vorwaerts* se convertit alors en organe officiel du socialisme et de nombreux collaborateurs de la revue de Arnold Ruge, tels Bakounine, Marx, Engels, Henri Heine, Georges Herwegh, etc. y participèrent.

Dans le numéro 63 de ce journal (7 août 1844), Marx publia une œuvre de polémique, *Notes critiques à propos de l'article : Le Roi de Prusse et la réforme sociale*. Il y étudia la nature de

— (12) La rupture de Marx avec Proudhon repose aussi sur un fait sordide. A Paris en 1845-1846, Marx luttait contre l'influence de Karl Grün sur les Allemands émigrés. Tous les moyens étaient bons et Marx écrivit à Proudhon pour le mettre en garde contre cet individu « suspect ». En même temps, il proposait à Proudhon d'être son correspondant en France, en un mot de l'enrôler. Proudhon répondit par une longue lettre le 17 mai 1845. Il repousse fermement les accusations contre Grün et se refuse « après avoir démolé tous les dogmatismes (...) à endormir le peuple » (...) « ne nous faisons pas les chefs d'une nouvelle religion, cette religion fût-elle la religion de la logique, la religion de la raison (...). A cette condition j'entrerais avec plaisir dans votre association, sinon, non ! »

On conçoit l'effet que put faire cette lettre sur Marx... A partir de ce moment, Proudhon était condamné. Il devenait « un parvenu de la science qui se renferme ce qu'il n'est pas et de ce qu'il n'a pas, (...) un crâneur et un encenseur de soi-même, etc. ! »



l'Etat et démontre l'incapacité absolue de cet organisme pour diminuer la misère sociale et pour supprimer le paupérisme. Les idées que l'auteur développe dans cet article sont les idées purement anarchistes et sont en parfaite concordance avec les concepts que Proudhon, Bakounine et autres théoriciens de l'anarchisme, ont établi à ce sujet. Les lecteurs pourront juger à partir du texte suivant extrait de l'étude de Marx :

« Aucun gouvernement au monde n'a pris, immédiatement et sans accord avec les autorités, de mesures contre le paupérisme. Le parlement anglais envoya même des commissaires dans tous les pays d'Europe, afin de prendre connaissance des différents remèdes administratifs contre le paupérisme. Mais pour autant que les Etats sont occupés du paupérisme, ils en sont restés aux mesures d'administration et de bienfaisance ou en deçà.

« L'Etat peut-il se comporter autrement ?

« L'Etat ne découvrira jamais dans *l'Etat et l'organisation de la société*, la raison des maux sociaux. Là où il y a des partis politiques, chacun trouve la raison de chaque mal dans le fait que son adversaire occupe sa place à la direction de l'Etat. Même les politiciens radicaux et révolutionnaires trouvent la raison non pas dans l'essence (Wesen) de l'Etat, mais dans une forme déterminée d'Etat qu'ils veulent remplacer par un autre.

« Du point de vue politique, l'Etat et l'organisation de la société ne sont pas deux choses différentes. L'Etat c'est l'organisation de la société. Dans la mesure où l'Etat reconnaît des anomalies sociales, il en cherche la raison, soit dans les lois naturelles qu'aucune puissance humaine ne peut plier, soit dans la vie privée qui est indépendante de l'Etat, soit dans une inadaptation de l'administration qui dépend de l'Etat. C'est ainsi que l'Angleterre trouve que la misère à sa raison d'être dans la loi naturelle, d'après laquelle la population doit toujours dépasser les moyens de subsistance. D'un autre côté, elle explique le paupérisme par la mauvaise volonté des pauvres, comme le roi de Prusse l'explique par le sentiment non-chrétien des riches et la Convention par la mentalité contre-révolutionnaires des propriétaires. C'est pourquoi l'Angleterre punit les pauvres, le roi de Prusse exhorte les riches, et la Convention guillotine les propriétaires.

« Enfin, tous les Etats cherchent dans des déficiences accidentelles ou intentionnelles de l'administration la cause, et par suite, dans des mesures administratives, le remède à tous leurs maux. Pourquoi ? Précisément parce que l'administration est l'activité organisatrice de l'Etat.

« L'Etat ne peut supprimer la contradiction entre la destination et la bonne volonté de l'Administration d'une part, ses moyens

et ses possibilités d'autre part, sans se supprimer lui-même parce qu'il repose sur cette contradiction. Il repose sur la contradiction entre la vie publique et la vie privée, sur la contradiction entre l'intérêt général et les intérêts particuliers. L'administration doit donc se borner à une activité formelle et négative ; car là où la vie civile et son travail commencent, cesse le pouvoir de l'administration. Bien plus, vis-à-vis des conséquences qui découlent de la nature non sociale de cette vie civile, de cette propriété privée, de ce commerce, de cette industrie, de ce pillage réciproque des différentes sphères civiles, vis-à-vis de ces conséquences, c'est l'impuissance qui est la loi naturelle de l'administration. Car cette division poussée à l'extrême, cette bassesse, cet esclavage de la société civile constituent le fondement sur lequel repose l'Etat moderne, de même que la société civile de l'exclavage constituait le fondement naturel sur lequel reposait l'Etat antique. L'existence de l'Etat et l'existence de l'esclavage sont inséparables. L'Etat antique et l'esclavage antique — franchises oppositions classiques — n'étaient pas plus soudés l'un à l'autre que ne le sont l'Etat moderne et le monde moderne du trafic sordide, hypocrites oppositions chrétiennes ».

Cette interprétation essentiellement anarchiste de la nature de l'Etat, qui paraît tellement étrange quand on évoque les doctrines postérieures de Marx, est une preuve évidente de l'origine anarchiste de sa première évolution socialiste. L'article mentionné reflète les concepts de la critique de l'Etat faite par Proudhon, critique qui trouva sa première expression dans *Qu'est-ce que la propriété ?*. Cette œuvre immortelle a exercé l'influence la plus décisive dans l'évolution du communiste allemand, malgré qu'il se soit efforcé par tous les moyens — et ils ne furent pas des plus nobles — de nier les premières phases de son évolution de socialiste. Naturellement les marxistes soutinrent leur maître là-dessus et ainsi, petit à petit, se développa une fausse interprétation historique quant au caractère des premières relations entre Marx et Proudhon.

En Allemagne principalement, ce dernier étant pratiquement inconnu, les plus étranges affirmations purent circuler à propos. Mais mieux on connaît les œuvres importantes de la vieille littérature socialiste et plus on constate tout ce que le socialisme dit scientifique doit à ces *utopistes*, longtemps oubliés à cause de la *réclame* gigantesque que fit l'école marxiste ainsi que pour d'autres raisons qui contribuèrent à reléguer dans l'ombre la littérature socialiste de la première période. Et un des maîtres les plus importants de Marx, celui qui posa les bases de toute son évolution postérieure, fut précisément Proudhon, l'anarchiste si calomnié et si mal compris par les socialistes légalistes.

#### IV

Le 20 juillet 1870, Karl Marx écrivait à Frédéric Engels :

« Les français ont besoin d'être rossés. Si les Prussiens sont victorieux, la centralisation des pouvoirs de l'Etat sera utile à la centralisation de la classe ouvrière allemande. La prépondérance allemande, en outre, transportera le centre de gravité du mouvement européen de France en Allemagne ; et il suffit de comparer le mouvement dans les deux pays depuis 1866 jusqu'à présent, pour voir que la classe ouvrière allemande est supérieure à la française, tant au point de vue de la théorie qu'à celui de l'organisation. La prépondérance, sur le théâtre du monde, du prolétariat allemand sur le prolétariat français serait en même temps la prépondérance de notre théorie sur celle de Proudhon ».

Marx avait raison : le triomphe de l'Allemagne sur la France traça une nouvelle voie dans l'histoire du mouvement ouvrier européen.

Le socialisme révolutionnaire et libéral des pays latins fut écarté, laissant le champ libre aux théories étatistes et anti-anarchistes du marxisme. L'évolution de ce socialisme vivant et créateur se vit contrariée par le nouveau dogmatisme de fer qui prétendait posséder une connaissance totale de la réalité sociale, alors qu'il n'était tout au plus, qu'un ensemble de phraséologie et de sophisme fatalistes, et le résultat fut la mort de toute véritable pensée socialiste.

Avec les idées, changèrent aussi les méthodes de lutte du mouvement socialiste. Au lieu des groupes révolutionnaires, assurant la propagande et l'organisation des luttes économiques, dans lesquels les internationalistes avaient vu le germe de la société future et les organes aptes à la socialisation des moyens de production et d'échanges, commença l'ère des partis socialistes et la représentation parlementaire du prolétariat. Petit à petit, on oublia la vieille éducation socialiste qui conduisait les ouvriers à la conquête de la terre et des usines, mettant à sa place la nouvelle discipline de parti qui considérait la conquête du pouvoir politique comme son idéal suprême.

Michel Bakounine, le grand adversaire de Marx, jugea avec clairvoyance, le changement de situation et, le cœur amer, il prédit qu'avec le triomphe de l'Allemagne et la chute de la Commune de Paris, commençait un nouveau chapitre dans l'histoire de l'Europe. Physiquement épuisé et tout près de la mort il écrivit, le 11 novembre 1874, ces mots importants à Ogarev :

« Le bismarckisme — qui devient militarisme, régime policier et monopole financier fusionnés dans un système s'intitulant Nouvel Etat — est en train de triompher partout. Mais peut-être que dans dix ou quinze ans l'évolution imprévue de l'espèce humaine éclairera de nouveau les sentiers de la victoire ».

Bakounine se trompa en cette occasion, ne se doutant pas qu'un demi-siècle serait nécessaire ainsi qu'une terrible catastrophe mondiale, pour que le bismarckisme soit détruit.

## V

De même que le triomphe de l'Allemagne en 1871 et la chute de la Commune de Paris furent les signes de la disparition de la vieille Internationale, de même la grande guerre de 1914 fût le point de départ de la banqueroute du socialisme politique.

Et ici se produit un événement singulier, véritablement grotesque, dont l'explication se trouve dans un manque total de connaissance quant à l'histoire du vieux mouvement socialiste. Bolchéviks, indépendants, communistes, etc, ne se privèrent pas d'accuser la vieille social-démocratie d'une trahison honteuse des principes du marxisme. Ils les accusèrent aussi d'avoir étouffé le mouvement socialiste dans le marais du parlementarisme bourgeois, d'avoir mal interprété l'attitude de Marx et de Engels sur l'Etat, etc.

Le directeur spirituel des bolchéviks, Lénine, essaya de fonder son accusation sur des bases solides dans son célèbre ouvrage *L'Etat et la Révolution* qui est, d'après des disciples, la véritable et pure interprétation du marxisme. Au moyen d'une collection de citations parfaitement arrangées, Lénine prétend démontrer que les *fondateurs du socialisme scientifique* furent toujours des ennemis déclarés de la démocratie et du borbier parlementaires, et que toutes leurs aspirations tendaient à la disparition de l'Etat.

Il ne faut pas oublier que Lénine fit tout récemment cette découverte quand son parti, contre toute espérance, se trouva en minorité après les élections pour l'Assemblée Constituante. Jusqu'alors les bolchéviks avaient participé, à côté des autres partis, aux élections, et faisaient bien attention de ne pas entrer en conflit avec les principes de la démocratie. Aux dernières élections de la Constituante de 1918, ils y prirent part avec un programme grandiose. mais voyant que, malgré tout, ils restaient minoritaires, ils déclarèrent la guerre à la démocratie et provoquèrent la dissolution de l'Assemblée constituante, Lénine publiant alors *L'Etat et Révolution* comme justificatif personnel.

## VI

La tâche de Lénine n'était pas simple, pour sûr : d'un côté il se voyait obligé de faire des concessions avancées aux tendances anti-étatiques des anarchistes, et de l'autre, de démontrer que son attitude n'était en aucune façon anarchiste, mais exclusivement marxiste. La conséquence inévitable de tout cela est que son œuvre est pleine d'erreurs de défie toute logique sensée. Un exemple prouvera cette affirmation : Lénine, voulant accentuer le plus possible une tendance anti-étatique supposée de Marx, cite le paragraphe célèbre de la *Guerre civile en France*, où Marx donne son approbation à la Commune pour avoir commencé par bannir l'Etat parasitaire. Mais Lénine ne se donne pas la peine de rappeler que Marx se voyait obligé par ces paroles, — qui sont en contradiction ouverte avec toute son attitude antérieure — de faire une concession aux partisans de Bakounine, avec lesquels il poursuivait alors une lutte très aiguë.

Même Frantz Mehring — que l'on ne peut suspecter de sympathie pour les socialistes majoritaires — a dû reconnaître cette contradiction dans son dernier livre *Karl Marx*, où il dit : « Malgré tout l'aspect authentique des détails de cette œuvre, il est hors de doute que la pensée ici exprimée, contredit toutes les opinions que Marx et Engels proclamaient depuis le *Manifeste communiste*, soit un quart de siècle avant ».

Bakounine était dans le vrai en disant alors :

« L'effet de la Commune fut si formidable que les marxienx eux-mêmes, dont toutes les idées avaient été renversées par cette insurrection, se virent obligés de tirer devant elle leur chapeau. Ils firent plus : à l'inverse de la plus simple logique et de leurs sentiments véritables, ils proclamèrent que son programme et son but étaient les leurs. Ce fut un travestissement vraiment bouffon, mais forcé. Ils avaient dû le faire sous peine de se voir débordés et abandonnés de tous, tellement la passion de cette révolution avait été puissante ».

(Lettre au journal *La Liberté* de Bruxelles, 5 octobre 1872)

## VII

Lénine oublie encore quelque chose et cette chose est d'une importance capitale pour notre sujet. La voici : ce furent précisément Marx et Engels qui essayèrent d'obliger les organisations de la vieille Internationale à développer une action parlementaire, se faisant ainsi les responsables directs de l'embourbement collectif du mouvement ouvrier socialiste dans le parlementarisme bour-

geois. L'Internationale fut la première tentative pour unir les travailleurs organisés de tous les pays en une grande Union, dont l'aspiration finale serait la libération économique des travailleurs. Les idées et les méthodes des différentes sections se différenciant entre elles, il était d'une importance capitale d'établir des points de contact pour l'œuvre commune, et de reconnaître l'ample autonomie et l'autorité indépendante des diverses sections. Tant que cela se fit, l'Internationale grandit avec force et se développa dans tous les pays. Mais tout changea complètement à partir du moment où Marx et Engels s'obstinèrent à pousser les différentes fédérations vers l'action parlementaire. Ceci se produisit pour la première fois à la malheureuse conférence de Londres, en 1871, où il essayèrent de faire approuver une résolution qui se terminait par les mots suivants :

« (...) considérant que contre le pouvoir collectif des classes possédantes le prolétariat ne peut agir comme classe qu'en se constituant en parti politique distinct opposé à tous les anciens partis formés par les classes possédantes ; que cette constitution du prolétariat en parti politique est indispensable pour assurer le triomphe de la révolution sociale et de son but suprême, l'abolition des classes ;

« que la coalition des forces ouvrières déjà obtenue par les luttes économiques doit aussi servir de levier aux mains de cette classe dans sa lutte contre le pouvoir politique de ses exploités.

« La conférence rappelle aux membres de l'Internationale : que, dans l'état militaire de la classe ouvrière, son mouvement économique et son action politique sont indissolublement liés ».

(Résolution n° 9 de la Conférence de Londres,  
17-23 septembre 1871)

Qu'une seule section ou fédération de l'Internationale adopte une telle résolution était chose fort possible, car seuls ses adhérents étaient tenus de l'appliquer ; mais que le Conseil exécutif l'impose à tous les membres de l'Internationale, et surtout s'agissant d'un sujet n'ayant pas été présenté au Congrès général, constituait un procédé arbitraire, en contradiction totale avec l'esprit de l'Internationale et qui devait soulever une protestation énergique de tous les éléments individualistes et révolutionnaires.

Le congrès honteux de La Haye, en 1872, conclut l'œuvre entreprise par Marx et Engels afin de transformer l'Internationale en une mécanique à élections, incluant à cet effet une clause qui obligeait les différentes sections à lutter pour la conquête du pouvoir politique. Marx et Engels furent donc responsables de la division de l'Internationale, avec toutes ses conséquences funestes pour le mouvement ouvrier, et ce sont eux, par l'action politique, provoquèrent l'embourbement et la dégénérescence du Socialisme.

## VIII

Quand éclata la révolution d'Espagne en 1873, les membres de l'Internationale — presque tous anarchistes — dénoncèrent les pétitions des partis bourgeois et suivirent leur propre chemin vers l'expropriation de la terre et des moyens de production, avec un esprit socialement révolutionnaire. Des grèves générales et des révoltes éclatèrent à Alcoy, San Lucar de Barrameda, Cartagène et en d'autres endroits, qui durent être étouffées dans le sang. La ville portuaire de Cartagène résista plus longtemps, restant aux mains des révolutionnaires pendant plusieurs mois jusqu'à ce qu'elle tombe finalement sous le feu des bateaux de guerre prussiens et anglais. C'est alors que Engels attaqua sévèrement, dans le *Volksstaat* les bakouniniens espagnols et les invectiva pour ne pas vouloir s'allier aux républicains. Comme le même Engels aurait critiqué, s'il vivait encore, ses disciples communistes de Russie et d'Allemagne !

Après le célèbre congrès de 1891, quand les dirigeants des *Jeunes* furent exclus du parti social-démocrate, pour répondre à la même accusation que Lénine adressait aux *opportunistes* et *kautskystes*, ils fondèrent un parti à côté avec son organe propre : *Der Sozialist* à Berlin. Au début, ce mouvement fut extrêmement dogmatique et présenta des idées quasiment identiques à celles de l'actuel Parti communiste. Si on lit par exemple le livre de Teistler *Le parlementarisme et la classe ouvrière*, on rencontrera des concepts identiques à ceux de *L'Etat et la Révolution* de Lénine. De la même manière que les bolchéviks russes et que les membres du parti communistes allemand, les socialistes indépendants d'alors rejetaient les principes de la démocratie et se refusaient à participer aux parlements bourgeois sur les bases des principes réformistes du marxisme.

Et comment parlait Engels de ces *Jeunes* qui se complaisaient, de même que les communistes, à accuser les dirigeants du parti social-démocrate de trahison envers le marxisme ? Dans une lettre à Sorge, en octobre 1891, le vieil Engels fait les aimables commentaires suivants :

« Les sales Berlinoïse se sont convertis en accusés au lieu de continuer à se conduire en accusateurs et, ayant manœuvré comme de pauvres types, ils ont été obligés de travailler hors du parti, s'ils voulaient faire quelque chose. Il est certain, qu'il y a parmi eux des espions policiers et des anarchistes déguisés qui désirent travailler secrètement parmi nous. Avec ceux-ci il y a une quantité d'ânes, d'étudiants trompés et de clowns insolents de tout acabit. En tout, ils sont environ deux cents personnes ».

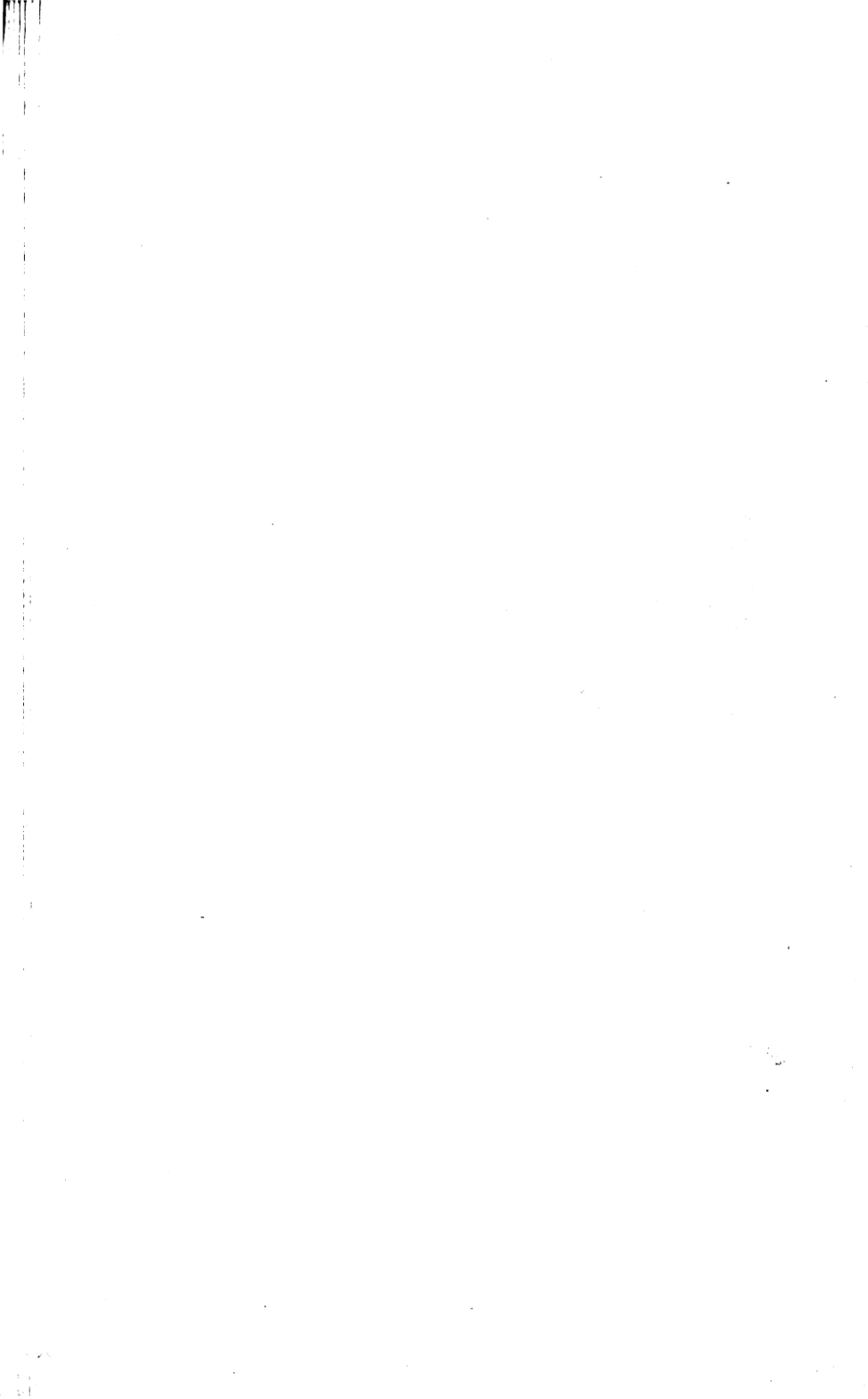
On serait véritablement curieux de savoir de quels adjectifs sympathiques Engels aurait honoré nos *communistes* d'aujourd'hui, qui prétendent être les gardiens des principes marxistes.

\*  
\*\*

Il n'est pas possible de caractériser les méthodes de la vieille social-démocratie. Sur ce point, Lénine ne dit pas un mot et ses amis allemands moins encore. Les socialistes majoritaires doivent rappeler ce détail évocateur pour démontrer que ce sont eux les véritables représentants du marxisme ; quiconque connaît un peu d'histoire leur donnera raison. Le marxisme est responsable de l'orientation de la classe ouvrière vers l'action parlementaire et il a tracé le chemin de l'évolution poursuivie dans le parti social-démocrate allemand. C'est seulement quand on aura compris cela que l'on verra que la voie de la libération sociale nous conduit vers la terre heureuse de l'anarchisme, en passant bien au-dessus du marxisme.



**BAKOUNINE  
ET L'ETAT MARXISTE  
de Gaston Leval**



## RENSEIGNEMENTS BIOGRAPHIQUES

Gaston Leval aura milité pour le mouvement libertaire sans mesurer l'effort, depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort. L'effort qu'il maintiendra jusqu'au bout de sa vie le terrassera, n'arrivant pas à se remettre de la fatigue accumulée lors d'un voyage fait dernièrement en Espagne en visite aux camarades de la CNT.

Leval à peine sorti d'une enfance très dure qu'il raconte dans *L'Enfance en croix*, contacte et rejoint les milieux libertaires à l'âge de 16 ans. A l'appel de l'armée qui coïncide avec l'ouverture de la première guerre mondiale, il s'insoumet et part en Espagne.

Malgré les tracasseries de l'insoumission, il saura se rendre utile pour le mouvement. Délégué de la CNT au congrès de l'Internationale Syndicale Rouge à laquelle la CNT avait donné son adhésion provisoire, il se rendra compte en Russie même de la situation réservée à tous ceux qui, sans être des opposants au régime bolchévique, avaient le malheur d'avoir une conception différente du socialisme. En conclusion au rapport des délégués, la CNT supprimera tout embryon de rapport avec la Russie soviétique.

En Espagne lorsque l'année 1924 annonce la dictature de Primo de Rivera, il se réfugie en Argentine où sa présence fut assez considérée puisqu'il conservera, 50 ans après, des liens toujours étroits avec le mouvement syndical anarchiste argentin, la FORA, qui, traquée par la dictature, n'est plus aujourd'hui qu'un pâle reflet du vaillant syndicat anarchiste.

L'insurrection antifasciste éclate en Espagne. Le peuple espagnol sera tant et si bien avec les anarchistes que leur programme économique verra le jour sur une grande échelle. Du monde entier des militants viendront grossir les rangs des milices. Leval n'ira pas au front mais restera parmi les paysans tendant à améliorer avec eux la production et les méthodes de travail de force militaire en faveur des Etats fascistes et stalinien sous l'œil complice de la neu-

tralité des fronts populaires. Une neutralité que nos démocraties sauront apprécier 3 ans plus tard avec le déferlement d'un fascisme sûr de lui.

Leval, au cours d'un déplacement en France, en 1939, se fait arrêter comme insoumis et est emprisonné à Clairvaux durant deux années au bout desquelles il s'évadera.

Il empruntera de faux-noms pour pouvoir parler dans les réunions publiques. Son âge de conscription passé, il reprend une activité militante au milieu d'une ambiance moins mouvementée. Il éditera pendant plus de 20 ans *Les Cahiers du socialisme libertaire* devenant tour à tour *Les cahiers de l'Humanisme libertaire* et *Civilisation libertaire* dont la parution sera poursuivie après sa mort.

Jusqu'à 80 ans, il y a encore trois ans, il sera correcteur de manière à pouvoir alimenter ses maigres ressources, et, tout en s'occupant des *Cahiers*, il écrira deux livres non édités en France, *Civilisation libertaire* et un livre sur l'Etat.

Leval, dont la pensée reste à étudier, aura toujours eu le souci de dégager les éléments constructifs de l'anarchisme dans les travaux de nos penseurs. On peut citer son livre sur Bakounine paru aux éditions Spartacus, dans lequel il tente de sérier la pensée de Bakounine et non de relater une fois de plus la vie agitée du révolutionnaire russe.

*Espagne 36-39*, qui relate l'expérience des collectivités, préside de cette même volonté de montrer l'anarchisme comme une réalité viable.

En dehors des aléas de la vie d'un mouvement, Leval reste pour nous un camarade dont le combat reste le nôtre.

## BIBLIOGRAPHIE

Gaston Leval a écrit deux œuvres autobiographiques :

**L'Enfance en croix**

**L'Insoumis**

Il est l'auteur de plusieurs livres :

**Problèmes économiques de la Révolution espagnole.** (1931)

**Le Monde vers l'Abîme.** (Anticipation sur la prochaine der des der)

**Précisions sur l'Anarchisme.** (Editions de Tierra y Libertad, 1937)

**Conceptions économiques du Socialisme libertaire.** (Edité à Buenos-Aires)

**L'indispensable Révolution.** (Editions du Libertaire)

**Ne Franco, Ne Stalin.** (Istituto editorial italiano, Milano)

**La Falacia del Marxismo.** (1967)

Il est l'auteur de nombreuses brochures et plaquettes :

**Eléments d'Ethique moderne**

**Pratique du Socialisme libertaire**

**Le Chemin du Socialisme**

**L'Humanisme libertaire.** (Editées toutes les quatre par le groupe Socialiste Libertaire)

**La Rivoluzione Sociale in Italia.** (Edizione de il Libertario, Milano)

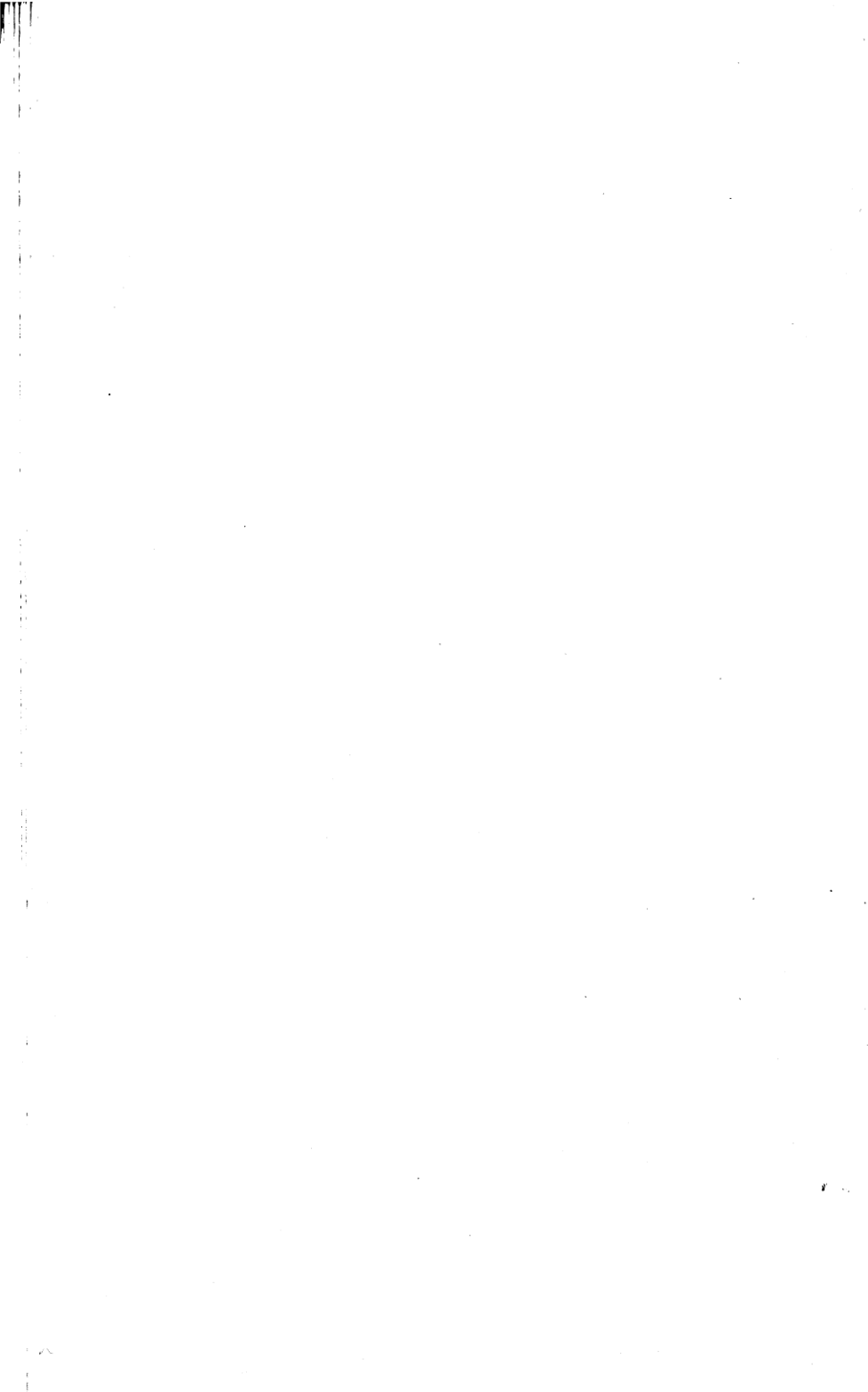
**Horas decisivas.** (Grupo Libre Acuerdo)

**Precisiones taticas.** (FACA, Fédération anarchiste-communiste d'Argentine)

**Esiste il socialisme in Russia ?** (Le point d'interrogation est très important. Edizione Anarchiche, Roma)

**L'Etat contre le Communisme.** (Editions du Libertaire)

**Manifeste libertaire.** (Groupe Socialiste libertaire)



# BAKOUNINE ET L'ÉTAT MARXISTE de Gaston Leval

## LES BASES THÉORIQUES GÉNÉRALES

Les rapports entre les idées de Marx et de Bakounine sont, le plus souvent, mal connus, et cela est regrettable, car ce qui opposa ces deux hommes pendant les années 1870-1876, revêt de nos jours, et pour l'avenir même de l'humanité, une importance fondamentale. Pour les uns, Bakounine fut, en bloc, l'adversaire acharné des théories marxistes, mais ils ne voient en lui que cette position négative et ignorent qu'elle s'accompagnait d'une contrepartie positive. Pour les autres, Bakounine adhérait à l'essentiel de la doctrine marxiste, et seule une question de tempérament et de moyens tactiques le séparait de son adversaire. On vous rappellera, à l'occasion, qu'il fut le premier traducteur, en langue russe, du *Manifeste communiste* et que, sur l'intervention de Netchaëf — qui se moquait éperdument du marxisme — il avait accepté de traduire *Le Capital*. D'où une apparente concordance pour qui veut à tout prix la trouver.

La vérité est beaucoup plus complexe, et prétendre tout résumer en quelques paragraphes, ou sur quelques exemples cités sans s'y attarder pour éviter un examen approfondi, équivaut à tout fausser. Car, chez les penseurs-combattants, obligés de modifier leurs conclusions devant des faits successifs et souvent contradictoires, l'interprétation de certaines idées peut varier, parce que l'expérience pratique ou la polémique font apparaître des éléments nouveaux, qui obligent à modifier des conceptions premières. N'en est-il pas ainsi dans toutes les recherches et les réalisations de la science, dans toutes les activités humaines ?

Après avoir étudié profondément la philosophie allemande, dans l'intention de devenir professeur de philosophie (1), et s'être imprégné de Kant, Schelling, Hegel, Feuerbach et autres philosophes allemands, Bakounine a pris contact avec la pensée matérialiste française. Passionné de connaissances, il devient et demeurera partisan enthousiaste de la science expérimentale dont il recommandera toujours la méthode, et son application à la sociologie. Le positivisme de Comte lui paraît juste dans sa méthodologie générale d'étude et de recherche. Réagissant contre les conceptions métaphysiques des soi-disant « idéalistes » qui sont, dit-il, les plus bas matérialistes, il applaudit au matérialisme philosophique, qui aboutit à la conception la plus réellement idéaliste, la plus moralement élevée de la vie.

Depuis 1844, il s'est occupé des problèmes économiques. Après avoir connu Weitling en Suisse, il connaîtra Proudhon et Marx à Paris, il étudiera Jean-Baptiste Say, Turgot, Bastiat, et aussi tous les théoriciens de tendance communiste autoritaire. Il a découvert le socialisme dont il a été en Allemagne le premier porte-drapeau, dont il sera le fondateur, comme mouvement constitué, en Italie et en Espagne.

Tout cela le porte vers l'étude systématiquement matérialiste de Marx dont il reconnaît à plusieurs reprises la valeur scientifique, dont même il préférera la méthode réaliste à la philosophie trop souvent abstraite de Proudhon.

Il n'est donc pas étonnant qu'à Londres, il ait traduit, en 1862, le *Manifeste communiste*. mais il est trop intelligent, il a une vision trop universelle et trop largement humaine de la vie pour se laisser longtemps subjugué par l'explication dialecticienne appliquée à l'étude des faits économiques — ce qui est, en définitive, une façon de fausser ces faits. Déjà, pendant qu'il traduit, parce qu'il a besoin d'argent, et non pour autre chose, la première par-

— (1) Les détracteurs systématiques de Bakounine, qui s'efforcent de nier sa valeur intellectuelle, pourront essayer de ridiculiser le fait de donner de l'importance à cette vocation première. Pour eux, et au mépris des faits, Bakounine ne fut qu'un bohème agité. Je me contenterai de citer, sur ce point, l'opinion d'Arnold Ruge, le célèbre directeur du *Deutsche Jahrbücher*, qui connut tous les révolutionnaires occidentaux de son époque : « Il ne suffit pas de dire que Bakounine avait une instruction allemande ; il était capable de laver la tête philosophiquement aux philosophes et aux politiciens allemands eux-mêmes, et de présager l'avenir qu'ils évoquaient, sciemment ou malgré eux ».

D'autre part Bakounine, officier d'artillerie à moins de dix-huit ans, démissionna de l'armée pour s'occuper de philosophie. Or, après qu'il eut été livré à la Russie par l'Autriche-Hongrie, le chef de la police secrète le visita à la forteresse de Petropavlosk. Et voici ce qu'il disait au ministre de Saxe à Petrograd : « A présent, Bakounine se trouve ici, car le gouvernement autrichien l'a extradé ; je l'ai interrogé moi-même. C'est regrettable pour cet homme ! Car on trouverait difficilement dans l'armée russe un officier d'artillerie qui fut aussi capable que lui ». Bakounine avait abandonné l'armée à vingt ans.



tie du *Capital*, il écrit à Herzen (lettre du 4 janvier 1870) : « Et, quant à moi, sais-tu, mon vieux, que je travaille à la traduction de la métaphysique économique de Marx pour laquelle j'ai déjà reçu une avance de 300 roubles, et j'en aurai encore 600 à toucher ? Je lis Proudhon et la *Philosophie positive*, de Comte, et dans mes rares moments perdus, j'écris mon livre sur la suppression de l'Etat ».

C'est loin d'une adhésion totale au marxisme, au socialisme dit « scientifique », et à l'esprit marxiste.

Plus tard, à mesure que la polémique se développera, Bakounine accumulera les objections. Il rendra, à l'occasion, hommage au *Capital*, mais cet hommage ne sera pas aveugle :

« M. Charles Marx est un abîme de science statistique et économique. Son ouvrage sur le capital, quoique malheureusement hérissé de formules et de subtilités métaphysiques, qui le rendent inabordable pour la grande majorité des lecteurs, est au plus haut degré un ouvrage positif, ou réaliste, dans ce sens qu'il n'admet point d'autre logique que la logique des faits » (*Lettre à un Français*, p. 63)

Mais déjà quant au fait économique, Bakounine qui, pour simplifier les arguments, répète parfois le schéma marxiste — dont l'essentiel remonte à Proudhon — de la concentration du capital, de la paupérisation croissante du prolétariat, de la prolétarianisation de la bourgeoisie, etc., rectifie, même sans polémique, les formules passe-partout. La vie sera toujours supérieure à la science, dit-il ailleurs, et il observe trop, il capte trop la vie pour ne pas voir que la science marxiste ne prévoit pas toute une série de faits qui se produisent sous ses yeux (par exemple, l'embourgeoisement de certaines couches prolétariennes qui contredit la paupérisation du prolétariat, et la définition hétérodoxe de la bourgeoisie qui pour lui est aussi composée des propriétaires et des patrons, que de la classe intellectuelle vivant mieux que celle des travailleurs manuels, et des bureaucrates privilégiés d'Etat qui exploitent les masses à leur façon. Au fond, il est plus scientifique, parce que plus librement observateur que son adversaire.

Aussi, les différences apparaissent-elles. Et les oppositions.

Dans la préface de la *Critique de l'Economie politique*, Marx résumait sa pensée doctrinale par cette formule-synthèse : « Le mode de production de la vie matérielle détermine d'une façon générale le processus social, politique et intellectuel de la vie. Ce n'est pas la conscience de l'homme qui détermine son mode social d'existence, mais son mode social d'existence qui détermine sa conscience ». Et il trouvait bon qu'il en fût ainsi.

Puis Engels, dans l'*Anti-Dürhing*, affirme que « l'organisation économique de la société constitue toujours la base réelle qui expli-

que, en dernier ressort, toute la superstructure des institutions juridiques et politiques, ainsi que les idées religieuses, philosophiques et autres de chaque période historique ».

Mais dans son écrit, *Sophismes historiques de l'École doctrinaire des communistes allemands*. Bakounine débordera d'un coup cette interprétation étriquée de l'histoire :

« Trois éléments, ou, si vous voulez, trois principes fondamentaux constituent les conditions essentielles de tous développement humain, tant individuel que collectif, dans l'histoire : 1° *l'animalité humaine* ; 2° *la pensée* ; 3° *la révolte*. A la première correspond proprement *l'économie sociale et privée* ; à la seconde, *la science* ; à la troisième, *la liberté*. »

Développant ailleurs ces affirmations fondamentales, analysant l'influence de tous les facteurs qui font l'histoire, il élargira l'horizon bien davantage encore.

Une bonne partie de sa critique du marxisme, comme doctrine et science sociale, se trouve dans sa *Lettre au journal « La Liberté »*. Le fragment qui suit pose en même temps le problème des facteurs déterminants de l'histoire et du rôle joué par l'Etat par rapport au problème économique et des classes sociales. Bakounine y discute les buts de l'Internationale qu'il base essentiellement sur la solidarité économique de tous les travailleurs de tous les pays, et sur l'entière liberté des sections nationales de choisir librement leurs moyens d'action. Combattant la déviation politico-nationaliste que Marx et les siens viennent d'imprimer à cette organisation, il écrit :

« Mais Marx ne veut évidemment pas de cette solidarité puisqu'il refuse de reconnaître cette liberté. Pour appuyer ce refus, il a une théorie tout spéciale qui n'est d'ailleurs qu'une conséquence logique de tous son système. L'état politique de chaque pays, dit-il, est toujours le produit et l'expression fidèle de la situation économique ; pour changer le premier, il faut seulement transformer cette dernière. Tout le secret des évolutions historiques, selon M. Marx, est là. Il ne tient aucun compte des autres éléments de l'histoire tels que la réaction, pourtant évidente, des institutions politiques, juridiques et religieuses sur la situation économique. Il dit : « La misère produit l'esclavage politique, l'Etat » ; mais il ne permet pas de retourner cette phrase et de dire : « L'esclavage politique, l'Etat, produit à son tour et maintient la misère comme une condition de son existence ; de sorte que pour détruire la misère, il faut détruire l'Etat ». Et, chose étrange, lui qui interdit à ses adversaires de s'en prendre à l'esclavage politique, à l'Etat, comme une cause actuelle (2) de la misère, commande à ses amis

— (2) C'est-à-dire exerçant une action (N. de l'A.)

et à ses disciples de la démocratie socialiste en Allemagne de considérer la conquête du pouvoir et des libertés politiques comme la condition préalable, absolument nécessaire, de l'émancipation économique ».

De l'Etat, cause de misère d'une partie de la population au profit d'une autre partie, de l'Etat créateur de classes, la Russie nous donne à l'époque une démonstration définitive. Les affirmations de Bakounine sont vérifiées par toute l'histoire de l'humanité quand on veut l'étudier sérieusement. Bakounine, qui ne se considérait pas un « abîme de science », le savait, et prévoyait l'avenir d'après les leçons du passé. Puis il continuait de développer ses objections théoriques, et donnait au matérialisme philosophique sa valeur réelle, qui contraste tant, par son ampleur, avec la conception économique étriquée de son adversaire :

« M. Marx méconnaît tout à fait un autre élément fort important dans le développement historique de l'humanité : c'est le tempérament et le caractère particulier de chaque race et de chaque peuple, tempérament et caractère qui sont naturellement eux-mêmes les produits d'une multitude de causes ethnographiques, climatologiques et économiques, aussi bien qu'historiques, mais qui, une fois données, exercent, même en dehors et indépendamment des conditions économiques de chaque pays, une influence considérable sur ses destinées, et même sur le développement de ses forces économiques.

« Parmi ces éléments et ces traits pour ainsi dire naturels, il en est un dont l'action tout à fait décisive dans l'histoire particulière de chaque peuple : c'est l'intensité de l'instinct de révolte, et par là même de liberté, dont il est doué, et qu'il a conservé. Cet instinct est un fait tout à fait primordial, animal ; on le retrouve à différents degrés dans chaque être vivant, et l'énergie, la puissance vitale de chacun se mesure à son intensité. Dans l'homme, à côté des besoins économiques qui le poussent, il devient l'agent le plus puissant de toutes les émancipations humaines. Et comme c'est une affaire de tempérament, non de culture intellectuelle et morale, quoiqu'il sollicite ordinairement l'une et l'autre, il arrive quelquefois que des peuples civilisés ne le possèdent qu'à un faible degré, soit qu'il se soit épuisé dans leurs développements antérieurs, soit que la nature même de leur civilisation les ait dépravés, soit enfin que, dès le début de leur histoire, ils en aient été moins doués que les autres ». (*Oeuvres*, p. 378)

Les considérations qu'il a développées, dans *L'Empire knouto-germanique*, sur la psychologie et l'histoire de l'Allemagne et du peuple allemand, étaient cette pensée dernière. De toute façon il est indiscutable qu'un peuple discipliné ou résigné par nature, sera toujours plus prêt à subir l'étatisation qu'un peuple peu enclin

à la discipline passive. Ce n'est sans doute pas un hasard que le marxisme étatique ait triomphé d'abord en Allemagne, d'où il a irradié sur les autres pays ; ni que le totalitarisme absolu ait pu s'imposer si habilement en Russie ; ni que l'anarchisme se soit si intensément développé en Espagne. Les seules raisons économiques n'expliquent pas tout, et la structure juridique de l'Etat, les rapports entre le citoyen et le gouvernement en Angleterre et en Russie, aux Etats-Unis et au Japon, sont aussi déterminés par ces facteurs psychologiques, quelles qu'en soient les causes lointaines, ou les agents modificateurs.

La place me manque pour exposer tout ce qu'il faudrait dire sur les différences fondamentales entre la pensée théorique bakouninienne et la pensée théorique marxiste. J'espère cependant en avoir donné des éléments qui nous aideront à comprendre les différences d'appréciation théorique et pratique sur le problème de l'Etat.

### NATURE DE L'ETAT

Bakounine est ennemi de l'Etat. Marx aussi, théoriquement du moins. mais Marx considère que l'Etat prolétarien, ou socialiste, peut agir au service du peuple, tandis que son adversaire ne différencie pas l'Etat, dit prolétarien, de l'Etat monarchique ou républicain. Pour lui, essentiellement, l'Etat ne peut avoir d'autre but ou donner d'autres résultats que l'oppression et l'exploitation des masses populaires, soit en défendant les propriétaires, les patrons, les capitalistes, soit en devenant lui-même propriétaire, patron, capitaliste.

Même quand il sert les privilégiés, la grande raison de son existence est avant tout lui-même, sa volonté de durer, d'étendre son pouvoir politique et économique, le deuxième dépendant du premier, aux dépens s'il le faut, de ceux qu'il « protège ».

On trouve déjà cette pensée sous-jacente dans la lettre magnifique publiée dans *La Réforme*, le journal de Ledru-Rollin, le 27 janvier 1847. Bakounine y commentait l'ukase du tsar qui le dépouillait, ainsi qu'autre Russe, Golovine, de ses biens, de ses titres, de sa nationalité, et ordonnait son arrestation et sa déportation à vie en Sibérie si l'on parvenait à le prendre.

Mais on trouve aussi la démonstration de cette pensée dans ses nombreuses analyses de l'histoire de Russie, d'Allemagne, de France, d'Italie, à propos de Louis XI, de Louis XIV, de Napoléon III, de Luther, de Bismarck, de l'unité italienne ou du despotisme tsariste. Dans *Etatisme et Anarchisme*, dont nous nous occuperons plus loin, il fait cette synthèse de l'Etat russe :

« L'Etat russe est, pourrait-on dire, avant tout un Etat militaire. Tout est subordonné en lui à l'intérêt unique d'un Etat op-

presseur. le souverain, l'Etat : voilà le principal ; tout le reste — le peuple, même les intérêts des castes, la prospérité de l'industrie, du commerce, et de ce qu'on est habitué à appeler civilisation — ne sont que des moyens pour atteindre ce but unique. Sans un certain degré de civilisation, sans industrie et sans commerce, aucun Etat, et surtout aucun Etat moderne, ne peut exister, car ce qu'on appelle les richesses nationales est loin d'appartenir au peuple, tandis que les richesses des classes privilégiées constituent une force. Tout cela est, en Russie, absorbé par l'Etat qui, à son tour, se convertit en pourvoyeur d'une énorme classe d'Etat, de la classe militaire, ecclésiastique. le vol habituel du fisc, la soustraction des fonds publics et le pillage du peuple sont l'expression la plus exacte de la civilisation étatique russe ». (Ed. argentine, p. 186-187)

Sans nier que, dans les pays capitalistes, l'Etat soit un facteur de soutien de la classe économiquement dominante, et le disant même assez souvent, Bakounine ne voit pas seulement que cet aspect de la réalité historique(3). Le seul exemple russe fait apparaître une réalité beaucoup plus profonde et plus complexe, plus générale aussi, qui s'est toujours produite et qui, sous des formes diverses, peut toujours se reproduire. Loin d'être seulement l'expression politique des classes dominantes (thèse marxiste), l'Etat est donc par lui-même, il constitue sa propre classe dominante, il a sa morale, sa raison d'être, sa politique de par sa nature propre. Prenons au hasard des nombreuses pages écrites sur ces questions par Bakounine, celle qui suit, extraite de *Les Ours de Berne et l'Ours de Saint-Pétersbourg* (t. II des *OEuvres*, p. 61-62) :

*« La morale, on le sait, n'exerce qu'une influence excessivement faible sur la politique intérieure des Etats ; elle n'en exerce aucune sur leur politique extérieure. La loi suprême de l'Etat, c'est la conservation quand même de l'Etat ; et comme tous les Etats, depuis qu'il en existe sur la terre, sont condamnés à une lutte perpétuelle : lutte contre leurs propres populations qu'ils oppriment et qu'ils ruinent, lutte contre tous les Etats étrangers, dont chacun n'est puissant qu'à condition que l'autre soit faible ; et comme ils ne peuvent se conserver dans cette lutte qu'en augmentant chaque jour leur puissance, tant à l'intérieur, contre leurs propres sujets, qu'à l'extérieur, contre les puissances voisines — il en résulte que la loi suprême de l'Etat c'est l'augmentation de sa puissance au détriment de la liberté intérieure et de la justice extérieure.*

*« Telle est dans sa franche réalité l'unique morale, l'unique fin de l'Etat. Il n'adore Dieu lui-même qu'autant qu'il est son Dieu exclusif, la sanction de sa puissance et de ce qu'il appelle son droit,*

— (3) On trouve même, dans ce que nous venons de reproduire, la thèse de l'Etat fomentant la richesse des classes dominantes pour en tirer profit.

*c'est-à-dire son droit d'être quand même, et de s'étendre toujours au détriment de tous les autres Etats. Tout ce qui sert à cette fin est méritoire, légitime, vertueux. Tout ce qui lui nuit est criminel. La morale de l'Etat est donc le renversement de la justice humaine, de la morale humaine.*

*« Cette morale transcendante, extra-humaine et par là même anti-humaine des Etats, n'est pas le fruit de la seule corruption des hommes qui en remplissent les fonctions. On pourrait dire plutôt que la corruption de ces hommes est la conséquence naturelle, nécessaire de l'institution des Etats. Cette morale n'est rien que le développement du principe fondamental de l'Etat, l'expression inévitable d'une nécessité inhérente à l'Etat. l'Etat n'est pas autre chose que la négation de l'humanité ; c'est une collectivité restreinte qui veut prendre sa place et veut s'imposer à elle comme une fin suprême à laquelle tout doit servir, tout doit se soumettre. »*

## ETAT ET SOCIALISME

Cette opposition absolue à l'Etat, quel qu'il soit, explique pourquoi Bakounine s'oppose au communisme. c'est, en effet, après sa mort, particulièrement sous l'influence des internationalistes bakouninistes italiens Caffiera, Malatesta, Andrea Costa, Gambuzzi, Covelli et autres (4) que le communisme anarchiste fut formulé. Jusqu'alors le communisme était apparu sous l'aspect autoritaire et étatique conçu par Platon, Campanella, Thomas Morus et autres précurseurs lointains, puis par Babeuf, Buonarroti, Louis Blanc, Pierre Leroux, Etienne Cabet, les blanquistes — si l'on peut les classer parmi les communistes — Weitling et ses amis, et enfin Marx, Engels et leurs disciples. Proudhon lui opposa le mutuellisme. Bakounine lui opposait ce qu'il appelait le collectivisme, et au Congrès de l'Internationale, célébré à Berne du 21 au 25 septembre 1868, il déclarait :

*« Quelle différence, m'a-t-on dit, faites-vous entre le communisme et le collectivisme ? Je suis étonné, vraiment, que M. Chaudy ne la comprenne pas, cette différence, lui, l'exécuteur testamentaire de Proudhon. Je déteste le communisme parce qu'il est la négation de la liberté et que je ne puis rien concevoir d'humain sans liberté. Je ne suis point communiste parce que le communisme concentre et fait absorber toutes les puissances de la société dans l'Etat, parce qu'il aboutit nécessairement à la concentration de la propriété dans les mains de l'Etat, tandis que moi je veux*

— (4) Dès 1874, James Guillaume avait, dans sa magnifique brochure *Idées sur l'organisation sociale, anticipé la solution communiste, fédéraliste et libre. Mais transitoirement, il admettait le collectivisme, jusqu'à ce que l'abondance des biens permit la libre consommation.*

l'abolition de l'Etat, l'extirpation radicale de ce principe de l'autorité et de la tutelle de l'Etat qui, sous le prétexte de moraliser et de civiliser les hommes, les a jusqu'à ce jour asservis, opprimés, exploités et dépravés. Je veux l'organisation de la société et de la propriété collective ou sociale de bas en haut, par la voie de la libre association, et non du haut en bas par le moyen de quelque autorité que ce soit. Voulant l'abolition de l'Etat, je veux l'abolition de la propriété individuellement héréditaire, qui n'est qu'une institution de l'Etat, une conséquence même du principe de l'Etat. Voilà dans quel sens je suis *collectiviste*, et pas du tout *communiste* ». (Cité par James Guillaume, *L'Internationale, Documents et Souvenirs*, t.I, p. 74-75).

La position est nette. Elle est fond, antimarxiste non seulement par le refus du communisme autoritaire, et de l'utilisation de l'Etat comme moyen d'émancipation populaire, mais encore dans l'interprétation sociologique de l'histoire. Voir dans la propriété « individuellement héréditaire » une création de l'Etat, est le renversement absolu du schéma de l'économisme historique marxiste, dont les conséquences théoriques et tactiques sont énormes. Et cela prouve, en passant, que ce n'était pas non plus une simple question de tactique qui séparait Bakounine de Marx.

Cette position intransigeante et conséquente contre le socialisme ou le communisme d'Etat, est affirmée avec une force croissante à mesure que Marx et ses amis énoncent leurs moyens de réalisation. Puisque « la loi suprême de l'Etat c'est la conservation quand même de l'Etat », le transitoire, dans cet ordre de choses, tendra inévitablement à devenir définitif, et Bakounine ne dénonce pas seulement l'erreur tactique, mais l'avenir totalitaire et sclérosé qu'il faut éviter :

« L'égalité sans la liberté est une malsaine fiction créée par les fripons pour tromper les sots. L'égalité sans la liberté c'est le despotisme de l'Etat, et l'Etat despotique ne pourrait exister un seul jour sans avoir au moins une classe exploitante et privilégiée : la bureaucratie, puissance héréditaire comme en Russie et en Chine ou de fait comme en Allemagne et chez nous. Notre grand et vrai maître à tous, Proudhon, a dit dans son beau livre *de la Justice dans l'Eglise et dans la Révolution*, que la désastreuse combinaison qui puisse se former serait celle qui réunirait le socialisme avec l'absolutisme, les tendances du peuple vers l'émancipation économique, et le bien-être matériel avec la dictature et la concentration de tous les pouvoirs politiques et sociaux dans l'Etat.

« Que l'avenir nous preserve donc des faveurs du despotisme ; mais qu'il nous sauve aussi des conséquences désastreuses et abrutissantes du socialisme autoritaire, doctrinaire ou l'Etat. Soyons

socialistes<sup>(5)</sup> mais ne devenons jamais des peuples troupeaux. Ne cherchons la justice, toute la justice politique, économique et sociale que sur la voie de la liberté. Il ne peut y avoir rien de vivant et d'humain en dehors de la liberté, et un socialisme qui la rejetterait de son sein ou qui ne l'accepterait pas comme unique principe créateur et comme base, nous mènerait tout droit à l'esclavage et à la bestialité ».

Ce fragment de lettre, reproduit par Max Nettlau dans *Life of Bakounine* (t. I, p. 249), fut sans doute écrit à l'un des internationalistes de Madrid ou de Barcelone qui, sous l'impulsion de Bakounine, créèrent la section espagnole de l'Internationale, section que le congrès de Saint-Imier recommandait comme modèle d'organisation pour le rapide développement de ses fédérations nationales de métiers. C'est en tous cas à un autre internationaliste espagnol, Anselmo Lorenzo, grande et belle figure de l'anarchisme prolétarien, qu'il écrivait :

« Ennemi convaincu de l'Etat et de toutes les institutions d'Etat, tant économiques que politiques, juridiques et religieuses de l'Etat, ennemi en général de tout ce que, dans le langage de la gent doctrinaire, on appelle la tutelle *bienfaisante* exercée sous quelque forme que ce soit par les minorités *intelligentes* et naturellement *désintéressées* sur les masses, convaincu que l'émancipation économique du prolétariat, la grande liberté, la liberté réelle des individus et des masses et l'organisation universelle de l'égalité et de la justice humaine, que l'humanisation du troupeau humain, en un mot est incompatible avec l'existence de l'Etat ou de quelque autre forme d'organisation autoritaire que ce soit, j'ai soulevé dès l'année 1868, époque de mon entrée dans l'Internationale à Genève, une croisade contre le principe même de l'autorité, et j'ai commencé à prêcher publiquement l'abolition des Etats, l'abolition de tous les gouvernements, de tous ce qu'on appelle domination, tutelle ou pouvoir, y compris sans doute la soi-disant dictature révolutionnaire et provisoire que les Jacobins de l'Internationale, disciples ou non de Marx <sup>(6)</sup> nous recommandent comme un moyen de transition absolument nécessaire, prétendent-ils, pour consolider et pour organiser la victoire du prolétariat. J'ai toujours pensé, plus que jamais je pense aujourd'hui, que cette dictature, résur-

— (5) En général, Bakounine s'est appelé socialiste, ou socialiste révolutionnaire. Il a presque toujours employé le mot anarchie dans son sens négatif, ou a vu dans l'anarchie la seule période de destruction révolutionnaire. C'est exceptionnellement, peut-être sur l'insistance d'hommes comme Jules Guesde, Paul Brousse, Benoît Malon, qui à l'époque anti-autoritaire, ardents, revendiquaient l'anarchie comme formule d'idéal social, qu'il a pris ce mot dans un sens positif.

— (6) Les blanquistes étaient à ce moment d'accord avec Marx qui les utilisa contre Bakounine, puis s'en débarrassa.



rection masquée de l'Etat, ne pourra jamais produire d'autre effet que de paralyser et de tuer la vitalité même et la puissance populaires ».

La lutte est entamée et se déroule entre les fédérations du Jura, italienne et espagnole — les seules réellement organisées de l'Internationale — les courants fédéralistes de la brillante section belge, ceux, plus restreints, des sections française — toutes clandestines devant les persécutions et les procès dont l'accablent la police et la justice de Napoléon III — et les sections marxistes autoritaires, clandestines, ou à peine organisées d'Angleterre et d'Allemagne. Lutte qui oppose les conceptions théoriques et les méthodes d'action, le fédéralisme au centralisme, l'organisation libre de bas en haut à l'étatisme, la liberté d'initiative locale, régionale, nationale, internationale au pouvoir dictatorial du Conseil fédéral de l'Internationale qui réside à Londres, et où trône Marx appuyé sans réserves par ses co-nationaux et des coreligionnaires israélites. Et Bakounine ne manque jamais l'occasion de préciser les différences de principes et de tactique et leurs conséquences lointaines et immédiates.

## LES DEUX MÉTHODES

« Je suis partisan convaincu de l'égalité économique et sociale, parce que je sais qu'en dehors de cette égalité, la liberté, la justice, la dignité humaine, la moralité et le bien-être des individus aussi bien que la prospérité des nations ne seront jamais rien qu'autant de mensonges. mais, partisans quand même de la liberté, cette condition première de l'humanité, je pense que l'égalité doit s'établir dans le monde par l'organisation spontanée du travail et de la propriété collective des associations de producteurs librement organisées et fédéralisées, dans les communes, non par l'action suprême et tutélaire de l'Etat.

« C'est là le point qui divise principalement les socialistes ou collectivistes révolutionnaires (7) des communistes autoritaires partisans de l'initiative absolue de l'Etat. Leur but est le même ; l'un et l'autre parti veulent également la création d'un ordre social nouveau fondé uniquement sur l'organisation du travail collectif, inévitablement imposé à chacun et à tous par la force même des choses, à des conditions économiques égales pour tous, et sur l'appropriation collective des instruments de travail.

— (7) Non seulement Bakounine, mais toute la tendance dont il était le théoricien et l'animateur, était collectiviste. Pourtant il semble que les conceptions bakouniniennes n'ont pas été intégralement comprises par ceux qui plus tard créèrent le principe communiste libertaire, et je crois maintenant que le collectivisme de Bakounine, non de ses disciples, est la solution juridique la plus valable de toutes celles émises par la tendance socialiste anti-étatiste.

« Seulement les communistes s'imaginent qu'il pourront y arriver par le développement et par l'organisation de la puissance politique des classes ouvrières et principalement du prolétariat des villes, à l'aide du radicalisme bourgeois, tandis que les socialistes révolutionnaires, ennemis de tout alliage et de toute alliance équivoques, pensent, au contraire, qu'ils ne peuvent atteindre ce but que par le développement et par l'organisation de la puissance non politique, mais sociale, et par conséquent antipolitique des masses ouvrières tant des villes que des campagnes, y compris tous les hommes de bonne volonté des classes supérieures qui, rompant avec leur passé, voudraient franchement s'adjoindre à eux et accepter intégralement leur programme.

« De là deux méthodes différentes. Les communistes croient devoir organiser les forces ouvrières pour s'emparer de la puissance politique des Etats. Les socialistes révolutionnaires s'organisent en vue de la destruction, ou, si l'on veut un mot plus poli, en vue de la liquidation des Etats. Les communistes sont les partisans du principe et de la pratique de l'autorité, les socialistes n'ont confiance que dans la liberté. Les uns et les autres, également partisans de la science qui doit tuer la superstition et remplacer la foi, les premiers voudraient l'imposer ; les autres s'efforcent de la propager, afin que les groupes humains convaincus, s'organisent et se fédèrent spontanément, librement, de bas en haut, par leur mouvement propre et conformément à leurs réels intérêts, mais jamais d'après un plan tracé d'avance et imposé aux masses ignorantes par quelques intelligences supérieures ». (*Préambule pour la seconde livraison de l'Empire Knouto-Germanique. T. III, p. 250-252 des Oeuvres*)

Dans toutes ces pages, écrites, comme beaucoup d'autres, souvent sans ordre, Bakounine continue de montrer différences et dangers. Ainsi, dans sa longue *Lettre* à « *La Liberté* », journal socialiste de Bruxelles qui, avec le *Fragment formant une suite de l'Empire Knouto-Germanique* est l'écrit le plus systématique, sur ce sujet, il critique « l'illusion de l'Etat populaire » (*Volkstaat*), poursuivie par les social-démocrates et les travailleurs allemands qui les suivent, déclare que la révolution viendra plutôt du midi de l'Europe et que le peuple allemand la suivra, en renversant « d'un seul coup la domination de ses tyrans et de ses soi-disant émancipateurs ». Et il ajoute :

« Le raisonnement de M. Marx aboutit à des résultats absolument opposés. Ne prenant en considération que la seule question économique, il se dit que les pays les plus avancés et par conséquent les plus capables de faire une révolution sociale sont ceux dans lesquels la production capitaliste moderne a atteint son plus haut degré de développement. Ce sont eux, qui, à l'exclusion de

tous les autres, sont les pays civilisés, les seuls appelés à initier et à diriger cette révolution. Cette révolution consistera dans l'expropriation soit successive, soit violente des propriétaires et des capitalistes actuels, et dans l'appropriation de toutes les terres et de tout le capital par l'Etat qui, pour remplir sa grande mission économique, aussi bien que politique, devra nécessairement être très puissant et très fortement concentré. L'Etat administrera et dirigera la culture de la terre au moyen de ses ingénieurs appointés et commandant à des armées de travailleurs ruraux, organisés et disciplinés pour cette culture. En même temps, sur la ruine de toutes les banques existantes, il établira une banque unique, commanditaire de tout le travail et de tout le commerce international (8).

« On conçoit qu'au premier abord, un plan d'organisation si simple, en apparence au moins, puisse séduire l'imagination d'ouvriers plus avides de justice et d'égalité que de liberté, et qui s'imaginent follement que l'un et l'autre peuvent exister sans liberté, comme si, pour conquérir et pour consolider la justice et l'égalité, l'on pouvait se reposer sur autrui et sur des gouvernants surtout, quelques élus et contrôlés qu'ils se disent par le peuple ! En réalité, ce serait pour le prolétariat un régime de caserne, où la masse uniforme des travailleurs et des travailleuses s'endormirait, travaillerait et vivrait au tambour ; pour les habiles et les savants un privilège de gouvernement ; et pour d'autres, alléchés par l'immensité des spéculations des banques internationales, un vaste champ de tripotages lucratifs.

« A l'intérieur ce sera l'esclavage, à l'extérieur la guerre sans trêve, à moins que tous les peuples des races « inférieures », latine et slave, l'une fatiguée de la civilisation bourgeoise, l'autre ignorant à peu près et la dédaignant par instinct, ne se résignent à subir le joug d'une nation essentiellement bourgeoise et d'un Etat d'autant plus despotique qu'il s'appellera l'Etat populaire ».

\*  
\*\*

Une parenthèse semble s'imposer. C'est sur l'Allemagne et l'Etat socialiste allemand que Marx semblait alors, après avoir pronostiqué, en vertu du socialisme « scientifique » et de la concentration industrielle que l'Angleterre ouvrirait la marche (en 1882 il admettra dans la préface à l'édition russe du *Manifeste communiste* que ce puisse être la Russie), c'est en Allemagne que Marx voyait maintenant réaliser ses conceptions. Réalisation qui devait

— (8) L'essentiel de ces buts figurait dans le programme de la social-démocratie allemande.

se baser sur un Etat fort, lequel prendrait la tête de l'Internationale, et par conséquence inéluctable, dominerait les autres nations. C'est en Russie que la révolution marxiste s'est produite. Mais il y a une similitude frappante dans cette domination des autres nations par la première « patrie socialiste marxiste » ; cela découle de la conception centraliste de l'Etat-guide à laquelle Marx était parvenu.

## CONTRADICTIONS DE LA DICTATURE « PROLÉTARIENNE »

Bakounine pose à nouveau le problème dans son livre *Etatisme et Anarchisme*, écrit en russe et pour la Russie, en 1873. Contrairement à ce qui a été affirmé, ce livre n'est pas supérieur à divers écrits que nous trouvons dans les *Oeuvres*. Il n'a pas une valeur théorique fondamentale.

Il a été traduit du russe à l'espagnol, et c'est à l'édition argentine que j'emprunte la critique de l'Etat « prolétarien » et de la dictature de la classe dominante prolétarienne. Il apparaissait alors à Bakounine que, la révolution sociale ayant triomphé, la classe possédante — aristocratique terrienne, bourgeoisie capitaliste — devrait automatiquement disparaître, et que la nécessité de la domination d'une classe par une autre, au moyen de l'Etat pour la faire disparaître, n'avait aucun sens.

« Si, demandons-nous, le prolétariat se convertit en classe dominante, sur qui dominera-t-il ? Il restera donc un autre prolétariat soumis à cette nouvelle domination, et à un autre Etat ? C'est, par exemple, le cas de la masse paysanne qui, comme on sait, ne jouit pas de la bienveillance des marxistes et, se trouvant à un niveau de culture inférieur, sera sans doute gouvernée par le prolétariat des villes et des fabriques ; ou, si nous considérons la question du point de vue national, par rapport au prolétariat allemand vainqueur (9) les esclaves tomberont sous le joug servile, semblable à celui que ce prolétariat subit de sa bourgeoisie.

« Que signifie « le prolétariat élevé au rang de classe dominante » ? Serait-ce le prolétariat entier qui se mettrait à la tête du gouvernement ? Il y a environ quarante millions d'Allemands, imagine-t-on ces quarante millions membres du gouvernement ? Le peuple entier gouvernera et il n'y aura pas de gouvernés. mais alors il n'y aura pas de gouvernement, il n'y aura pas d'esclaves ; tandis que s'il y a un Etat, il y aura des gouvernés, il y aura des esclaves.

— (9) Nous pourrions dire aujourd'hui le prolétariat russe par rapport aux pays satellites, dépouillés d'une partie de leur production au profit du peuple — ou de la classe dominante — russe.

« Dans la théorie marxiste, ce dilemme se résout facilement. On entend par gouvernement du peuple le gouvernement par un petit nombre de représentants élus par le peuple. Le suffrage universel — le droit de vote par tout le peuple des représentants du peuple et des gérants de l'État — tel est le dernier mot des marxistes, avec celui de la minorité dominante d'autant plus dangereuse qu'elle apparaîtra comme l'expression de la soi-disant volonté populaire.

« Ainsi, de quelque côté qu'on examine le problème, on arrive toujours au même triste résultat : le gouvernement de l'immense majorité des masses du peuple par la minorité privilégiée. Mais, nous disent les marxistes, cette minorité sera composée de travailleurs. Oui, d'ex-travailleurs peut-être, mais dès qu'ils se convertiront en gouvernants ou en représentants du peuple, ils cesseront d'être des travailleurs et ils considéreront le monde des travailleurs du haut de leur position étatique ; dès lors ils ne représenteront plus le peuple, mais eux-mêmes, et leurs prétentions de vouloir gouverner le peuple. Celui qui veut en douter ne connaît rien de la nature humaine.

« Mais ces élus seront d'ardents convaincus, et de plus, des socialistes scientifiques. Ces mots « socialistes scientifiques » qui se trouvent continuellement dans les œuvres et les discours des lassaliens et des marxistes prouvent que le prétendu Etat populaire ne sera qu'une administration assez despotique des masses du peuple par une aristocratie nouvelle, très peu nombreuse, des vrais et pseudo savants. Le peuple n'est pas savant, et par conséquent il sera entièrement exempté des préoccupations gouvernementales et globalement inclus dans le troupeau des administrés. Belle libération !

« Les marxistes voient cette contradiction, et reconnaissant qu'un gouvernement de savants — le plus insupportable, le plus outrageant et le plus méprisant de tous — serait malgré toutes les formes démocratiques, une véritable dictature, se consolent en disant que cette dictature serait provisoire et de courte durée. Ils disent que leur seul souci et leur seul but seront d'éduquer et d'élever le peuple, tant au point de vue économique que politique, à un niveau tel que tout gouvernement deviendra bientôt superflu, et que l'État, perdant tout caractère politique, c'est-à-dire de domination, se transformera en une organisation absolument libre des communes.

« Nous sommes devant une contradiction flagrante. Si l'État était vraiment populaire, pourquoi l'abolir ? Et si le gouvernement du peuple est indispensable pour l'émancipation réelle du peuple, comment osent-ils l'appeler populaire ?

« Grâce à la polémique que nous avons soutenue avec eux, nous leur avons fait déclarer que la liberté ou l'anarchie, c'est-à-dire l'organisation libre des masses travailleuses de bas en haut, est le but final du développement social, et que tout Etat, sans excepter l'Etat populaire, est un joug qui, d'une part engendre le despotisme, de l'autre l'esclavage.

« Ils déclarent qu'une telle dictature du joug étatique est un moyen transitoire inévitable pour atteindre l'émancipation intégrale du peuple : l'anarchie, ou la liberté, est objectif ; l'Etat, ou la dictature, le moyen. Ainsi donc, pour émanciper les masses laborieuses, il faut d'abord les asservir ».

### LA PRATIQUE DE LA DICTATURE

Nous en arrivons à l'anticipation étonnamment divinatrice de ce qui s'est passé en Russie, et dans tous les pays où l'Etat marxiste domine. Ce qui suit est pris dans *Fragment formant une suite de l'Empire knouto-germanique* (p. 473 et suiv., t. IV des *OEuvres*). Le premier paragraphe mêle, aux considérations générales sur la révolution sociale, le problème immédiat de l'Internationale dont Bakounine fut le théoricien le plus obstiné et le plus profond (10) et, dans les pays latins, l'organisateur le plus ardent, l'inspirateur le plus efficace.

Il n'est pas inutile d'insister sur cette question qui mériterait un développement à part. Nous avons vu que la social-démocratie allemande, organisée en parti politique, entreprenait la conquête de l'Etat par la lutte parlementaire. Bakounine voyait, dramatiquement, qu'une telle tactique « tuerait l'Internationale » — ce qui a eu lieu — parce que chaque section nationale, se centrant sur l'Etat national, tournait le dos aux autres Etats nationaux et rompait sa solidarité, son unité avec les autres sections. Il n'y avait plus que des partis nationaux, repliés dans les frontières de leur pays respectif. L'Internationale n'était plus qu'un mot. Du jour où, au moyen d'une majorité fictive, Marx arracha au Congrès de La Haye (1872) l'approbation de la conquête des pouvoirs, les grandes possibilités, nées de l'apparition de cette organisation qui, tendant à l'universalité prolétarienne, devait nier les Etats, étaient sacrifiées.

— (10) L'Internationale était constituée par des organisations ouvrières professionnelles et des fédérations de métiers, c'est pourquoi l'apparition de partis politiques qui devenaient prédominants était une déviation fondamentale. Sur cette première constitution, et sur les buts énoncés, particulièrement dans le Préambule, Bakounine écrit de nombreuses études et de nombreux articles qui font de lui le plus grand théoricien de ce qu'on appellera plus tard syndicalisme révolutionnaire. Sorel, Pouget, Lagardelle, Leone, Labriola, etc. n'ont fait que délayer sa pensée.

Il ne manque pas même, dans cette émancipation géniale de la réalité de l'Etat marxiste futur, la morale du patriotisme si savamment exploitée au pays des Soviets, où pour exalter un sentiment primitif et latent, les dirigeants ont ressuscité les hymnes patriotiques de l'époque tsariste, encensent les noms de Kutousov et autres grands généraux, annexent à la gloire du peuple russe toutes les découvertes du monde. Bakounine n'a certainement pas péché par excès de prévisions. Il resté au-dessous de la vérité, car même dans l'organisation de l'appareil répressif qu'il annonce avec une précision stupéfiante, il ne pouvait imaginer — et personne ne le pouvait — tous les moyens de torture et tous les procédés qui font s'accuser les victimes elles-mêmes dans les parodies de justice sans égales dans l'histoire.

Et laissons, pour finir, la parole à Bakounine.

« Il est dans la nature de l'Etat de rompre la solidarité humaine et de nier en quelque sorte l'humanité. L'Etat ne peut se conserver comme tel dans son intégrité et dans toute sa force qu'il se pose comme le but suprême absolu, au moins pour ses propres citoyens, ou, pour parler plus franchement, pour ses propres sujets, ne pouvant pas s'imposer comme tel aux sujets des autres Etats. De là résulte inévitablement une rupture avec la morale humaine en tant qu'universelle, avec la raison universelle, par la naissance de la morale de l'Etat, et d'une raison d'Etat.

« Le principe de la morale politique ou d'Etat est très simple. L'Etat étant le but suprême, tout ce qui est favorable au développement de sa puissance est bon ; tout ce qui lui est contraire, fût-ce la chose la plus humaine du monde, est mauvais. Cette morale s'appelle le *patriotisme*. L'Internationale, comme nous l'avons vu, est la négation du patriotisme, et par conséquent la négation de l'Etat. Si donc M. Marx et ses amis de la démocratie socialiste allemande pouvaient réussir à introduire le principe de l'Etat dans notre programme, ils tueraient l'Internationale.

◊ « L'Etat, pour sa conservation, doit être nécessairement puissant au dehors ; mais s'il l'est au dehors, il le sera infailliblement au dedans. Tout Etat, devant se laisser inspirer et diriger par une morale particulière, conforme aux conditions particulières de son existence, par une morale qui est une restriction, et par conséquent la négation de la morale humaine et universelle, devra veiller à ce que tous ses sujets, dans leurs pensées, et surtout dans leurs actes, ne s'inspirent aussi que des principes de cette morale patriotique ou particulière, ou qu'ils restent sourd aux enseignements de la morale purement ou universellement humaine.

« De là résulte la nécessité d'une censure de l'Etat ; une liberté trop grande de la pensée et des opinions étant, comme le pense M. Marx, avec beaucoup de raisons d'ailleurs, à son point de

vue éminemment politique, incomparable avec cette unanimité d'adhésion réclamée par la sûreté de l'Etat. Que telle soit, en réalité, la pensée de M. Marx, cela nous est suffisamment prouvé par les tentatives qu'il a faites pour introduire, sous des prétextes plausibles, en la couvrant d'un masque, la censure dans l'Internationale.

« Mais quelle que soit la vigilance de cette censure, alors même que l'Etat prendrait exclusivement entre ses mains toute l'éducation et toute l'instruction populaires, comme l'a voulu Mazzini, et comme le veut aujourd'hui M. Marx, l'Etat ne pourra jamais être sûr que des pensées prohibées et dangereuses ne se glissent, en contrebande, dans la conscience des populations qu'il gouverne. Le fruit défendu a tant d'attraits pour les hommes, et le diable de la révolte, cet ennemi éternel de l'Etat, se réveille si facilement dans les cœurs lorsqu'ils ne sont pas suffisamment abrutis, que ni cette éducation, ni cette instruction, ni même cette censure ne garantissent suffisamment la tranquillité de l'Etat. Il lui faut encore une police, des agents dévoués qui surveillent et dirigent, secrètement et sans que cela paraisse, le courant de l'opinion et des passions populaires. Nous avons vu que M. Marx lui-même est tellement convaincu de cette nécessité qu'il a cru devoir remplir de ses agents secrets toutes les régions de l'Internationale, et surtout l'Italie, la France et l'Espagne.

« Enfin, quelque parfaite que soit, au point de vue de la conservation de l'Etat, l'organisation de l'éducation et de l'instruction populaires, de la censure et de la police, l'Etat ne peut être sûr de son existence tant qu'il n'a point, pour le défendre contre *ses ennemis de l'intérieur*, contre le mécontentement des populations, une force armée. L'Etat, c'est le gouvernement de haut en bas d'une immense quantité d'hommes très divers au point de vue du degré de leur culture, de la nature des pays ou des localités qu'ils habitent, de leur position, de leurs occupations, de leurs intérêts et de leurs aspirations, par une minorité quelconque. Cette minorité, fût-elle élue par le suffrage universel et contrôlée dans ses actes par des institutions populaires, à moins qu'elle ne soit douée de l'omniscience, de l'omniprésence et de la tout-puissance que les théologiens attribuent à leur Dieu, il est impossible qu'elle puisse prévoir les besoins, ni satisfaire, avec une égale justice, aux intérêts les plus légitimes, les plus pressants de tout le monde. Il y aura toujours des mécontents parce qu'ils y aura toujours des sacrifiés.

.....

« Dans l'Etat populaire de M. Marx, nous dit-on, il n'y aura point de classe privilégiée. Tous seront égaux, non seulement au point de vue juridique et politique, mais au point de vue économique. Au moins on le promet, quoique je doute fort que de la manière dont on s'y prend et dans la voie qu'on veut suivre, on ne



puisse jamais tenir sa promesse. Il n'y aura donc plus de classe privilégiée, mais un gouvernement et, remarquez-le bien, un gouvernement excessivement compliqué, que ne se contentera pas de gouverner et d'administrer les masses politiquement, comme le font tous les gouvernements aujourd'hui, mais qui encore les administrera économiquement, en concentrant en ses mains la production et la *juste* répartition des richesses, la culture de la terre, l'établissement et le développement des fabriques, l'organisation et la direction du commerce, enfin l'application du capital à la production par le seul banquier, l'Etat. Tout cela exigera une science immense et beaucoup de têtes débordantes de cervelle dans ce gouvernement. Ce sera le règne de l'*intelligence scientifique*, le plus aristocratique, le plus despotique, le plus arrogant et le plus méprisant de tous les régimes. Il y aura une nouvelle classe, une hiérarchie nouvelle de savants réels et fictifs, et le monde se partagera en une minorité dominant au nom de la science, et une immense majorité ignorante. Et alors, gare à la masse des ignorants !

« Un tel régime ne manquera pas soulever de très sérieux mécontentements dans cette masse et, pour la contenir, le gouvernement illuminateur et émancipateur de M. Marx aura besoin d'une force armée non moins sérieuse. Car le gouvernement doit être fort, dit M. Engels, pour maintenir dans l'ordre ces millions d'analphabètes dont le soulèvement brutal pourrait tout détruire et tout renverser, même un gouvernement dirigé par des têtes débordantes de cervelle.

« Vous voyez bien qu'à travers toutes les phrases et toutes les promesses démocratiques et socialistes du programme de M. Marx, on retrouve dans son Etat tout ce qui constitue la propre nature despotique et brutale de tous les Etats, quelle que soit la forme de leur gouvernement, et qu'à la fin des comptes l'Etat populaire tant recommandé par M. Marx et l'Etat aristocratique-monarchique maintenu avec tant d'habileté et de puissance par M. de Bismarck s'identifie complètement par la nature de leur but tant intérieur qu'extérieur. A l'extérieur, c'est le même déploiement de la force militaire, c'est-à-dire la conquête ; et à l'intérieur c'est le même emploi de cette force armée, dernier argument de tous les pouvoirs politique menacés, contre les masses qui, fatiguées de croire, d'espérer, de se résigner et d'obéir toujours, se révoltent ».

\*  
\*\*

J'ajouterai une considération finale. Si Bakounine a vu juste dans ses critiques, il a vu juste aussi dans l'essentiel de la ligne de conduite à suivre. Le but de cette étude n'est pas de l'exposer.

Mais j'affirme que la pensée constructive bakouninienne constitue toujours une source extraordinaire à laquelle nous avons beaucoup à puiser. Le socialisme meurt et l'avenir du monde est en danger parce qu'on ne l'a pas suivie. C'est en y revenant que la justice sociale dans la liberté sera possible.

**Gaston LEVAL**